

# kulturissimo

N° 157 - 13 avril 2017

Mensuel culturel et socio-politique  
Paraît le deuxième jeudi du mois

## La presse



Foto: Reuters/Joshua Roberts

\* **Accent aigu:**

Questions à Danièle Fonck: „Chaque journaliste muselé est un citoyen muselé“; Questions à Roger Infalt: „On est journaliste 24 h sur 24!“; Journalisme: les dangers du métier. L’histoire en vaut-elle la peine?; Promiscuité avec les puissances de l’argent, réseaux sociaux, fact-checking... Presse, médias et manipulations; Un constat sur notre planète hors „fake news“. Une vue de l’extérieur; Journalismus in der Krise. Angriff der „unsozialen Medien“ auf die „Lügenpresse“; Chroniques parisiennes. Quand la presse s’en mêle

\* **Beaux-arts:**

Reflections on/against the Present. Coil Metaphysics

\* **Littératures:**

Fragen an „Freed um Liesen“. „Ich glaube, dass das Buch auch weiterhin eine Zukunft hat“; Langue et identité. L’écrivaine entre les maux des tabous et les mots de la raison (II)

\* **Musiques**

Weltreisender in Sachen Musik - ein Gespräch mit Jordi Savall. „Im Singen liegt der Ursprung der Musik“

\* **Ici et ailleurs:**

Letter from England. Communicating the news; In the air. Can it happen here?; Mediebötzeg (4) Automobilisten: Opgepasst!; Chères questions et affirmations gratuites. Blabla Fake; Der Bürger, der was vermisst... Der rechte Mob; Heilt die Zeit wirklich alle Wunden? „In hundert Jahr ist alles weg!“; Der europäische Krieg 1939-1945 (3). Das „Generalgouvernement“ Polen; Gramma apo tin Ellada. Trashformers alias Nostalgiegarde; Libanon Reisebericht (4). Auf der Straße nach Baalbek, der Sonnenstadt

\* **A propos:**

Hausemers Kulturreisen (94). Paraguay. Der lange Weg zum kleinen Glück

\* **Retour sur image:**

Trump and fake news. By Gado

Mensuel culturel et socio-politique - n° 157 -  
13 avril 2017

### Dans cette édition:

#### Les citations du mois:

„Our liberty depends on the freedom of the press, and that cannot be limited without being lost.“ (Thomas Jefferson)

„I'm going to continue to attack the press.“ (Donald Trump)

page 2: Editorial (Alvin Sold)

#### Accent aigu:

page 3: Questions à Danièle Fonck: „Chaque journaliste muselé est un citoyen muselé“ (kulturissimo)

page 4: Questions à Roger Infalt: „On est journaliste 24 h sur 24!“ (kulturissimo)

page 5: Journalisme: les dangers du métier. L'histoire en vaut-elle la peine? (Simone Beck)

pages 6-8: Promiscuité avec les puissances de l'argent, réseaux sociaux, fact-checking ...

Presse, médias et manipulations (Robert Mertz)

pages 9-11: Un constat sur notre planète hors „fake news“. Une vue de l'extérieur (Michel Decker)

pages 12, 13: Journalismus in der Krise. Angriff der „unsozialen Medien“ auf die „Lügenpresse“ (Jim Schumann)

page 14: Chroniques parisiennes. Quand la presse s'en mêle (Clotilde Escalle)

#### Beaux-arts:

page 15: Reflections on/against the Present. Coil Metaphysics (Fabienne Collignon)

#### Littératures:

pages 16, 17: Fragen an „Freed um Liesen“. „Ich glaube, dass das Buch auch weiterhin eine Zukunft hat“ (kulturissimo)

pages 18, 19: Langue et identité. L'écrivaine entre les maux des tabous et les mots de la raison (II) (Aicha Bouabaci)

#### Musiques:

pages 20, 21: Weltreisender in Sachen Musik – ein Gespräch mit Jordi Savall. „Im Singen liegt der Ursprung der Musik“ (Alain Steffen)

#### Ici et ailleurs:

page 22: Letter from England. Communicating the news Diana White)

page 23: In the air. Can it happen here? (Ariel Wagner)

page 24: Mediebetz (4) Automobilisten: Opgepast! (Samuel Hammen)

page 25: Chères questions et affirmations gratuites. Blabla Fake (Paul Hemmer)

pages 26-28: Der Bürger, der was vermisst... Der rechte Mob (Frank Bertemes)

pages 29-31: Heilt die Zeit wirklich alle Wunden? „In hundert Jahr ist alles weg!“ (Carlo Kass)

page 32: Der europäische Krieg 1939-1945 (3). Das „Generalgouvernement“ Polen (Tino Ronchail)

page 33: Gramma apo tin Ellada. Trashformers alias Nostalgiegarde (Linda Graf)

page 34: Libanon Reisebericht (4). Auf der Straße nach Baalbek, der Sonnenstadt (Linda Graf)

#### A propos:

page 35: Hausemers Kulturreisen (94). Paraguay. Der lange Weg zum kleinen Glück (Georges Hausemer)

#### Retour sur image:

page 36: Trump and fake news. By Gado

### Impressum:

Editeur: Editpress, Luxembourg, S.A.

Coordination générale: Alvin Sold; Coordination technique: Julien Primout

Coordination extérieure: Ian De Toffoli, Luc Belling, Ariel Wagner

Toute correspondance est à adresser exclusivement à kulturissimo@editpress.lu

Supplément du Tageblatt du 13 avril 2017

Site internet: <http://www.kulturissimo.lu>

Prochain numéro: le 11 mai 2017 - Clôture réd.: 20 avril 2017

## La presse prise au piège

La presse, au sens premier, est encore l'outil qui permet de tirer le jus du raisin, de l'olive ou du citron; Gutenberg l'a transformée comme on sait, et par les temps qui courent, le sens large prévaut, celui qui réunit tout le système d'information moderne, du journal imprimé au site web en passant par la radio et la télé.

Pourquoi la presse a-t-elle si mauvaise presse dans l'opinion publique? Les lecteurs, auditeurs, téléspectateurs, internautes seraient-ils délibérément et constamment trompés, abusés, manipulés par des journalistes en connivence avec les puissants de la politique et de l'argent?

L'information fausse et l'intoxication sont aussi vieilles que le monde, comme le mensonge, la rumeur, la médisance, l'approximation, la demi-vérité, la falsification, l'exagération, la déformation, et, et, et. Sans devoir le prouver ici et maintenant, je soutiendrai pourtant que jamais, le risque d'être trompé de bout en bout par „les médias“ n'était aussi réduit que maintenant, à l'heure des Trump et consorts.

En effet, si nombre de bons candides et naïfs se font raconter des histoires sur les réseaux dits sociaux, les gens soucieux de s'informer correctement et complètement le peuvent très facilement. Dans nos régions notamment ils ont à leur disposition de nombreuses sources fiables, disponibles à tout moment, partout.

Mais attention! Il y a péril! Le risque que bientôt, très bientôt même, la presse d'information baisse en qualité et en quantité, est réel. Déjà, en France, en Allemagne, en Autriche, en Suisse, en Belgique (et ailleurs) le nombre des journalistes professionnels diminue à la suite des programmes de rationalisation apparemment nécessaires dans le secteur des médias, surtout dans les journaux imprimés.

C'est que le modèle commercial, basé depuis un siècle et demi sur deux catégories de recettes (vente d'abonnements ou d'exemplaires, vente de publicité) vole en éclats. La publicité („la réclame“, disait-on), s'en va ailleurs. Elle est canalisée par les plaçeurs vers l'audiovisuel et vers le web, capables, paraît-il, de „cibler“ mieux les consommateurs potentiels.

Ainsi, les quotidiens perdent des revenus indispensables pour financer les équipes rédactionnelles et leur travail sur le terrain. Ils pourraient, théoriquement, compenser ce manque à gagner en chargeant davantage l'abonné et l'acheteur du numéro, ou en demandant une contribution raisonnable aux lecteurs des flux d'infos numériques. Mais là, ils se heurtent à la résistance du client, lequel est prêt à déboursier pour son petit café, mais non pour son info.

Qui pis est: il s'offre de moins en moins de temps pour s'informer. Les recherches universitaires aboutissent toutes au même résultat: on dépense de moins en moins de minutes pour lire (et regarder ou écouter) des nouvelles, analyses, commentaires; on privilégie ce que les Américains appellent „entertainment“. Tout peut être converti en „entertainment“: la politique, les sciences, la météo, les catastrophes, les guerres, si l'on adopte les règles basiques. Il faut être bref mais spectaculaire, et surtout, léger, „facile“. La faim dans le monde en deux minutes, le conflit ukrainien et celui de Syrie en une, l'Union européenne et le Brexit en trois, Bayern - Arsenal en dix, mais les Oscars ont droit à la demi-heure, au moins.

L'information sélectionnée, hiérarchisée, analysée, expliquée, commentée ne peut pas être fournie en vitesse. On ne lit pas une page de Proust ou de Nietzsche en 30 secondes, on ne s'informe pas „gratuit“ et en quelques minutes. Sorry! Et le monde des sous-informés et des mal-informés sera forcément moins humain, moins émancipé.

Tant pis?

Alvin Sold

Questions à Danièle Fonck

## „Chaque journaliste muselé est un citoyen muselé“

**kulturissimo: Les nouveaux médias (Internet, réseaux sociaux etc) ont révolutionné les modalités de diffusion et de réception d'informations. Comment la presse écrite professionnelle a-t-elle réagi au nouveau paysage médiatique?**

Danièle Fonck: La presse d'information générale n'a pas découvert Internet ces deux ou trois dernières années. Nous avons déjà anticipé Internet il y a plus d'une dizaine d'années et avons depuis lors adapté notre façon de travailler, même si le mouvement s'est évidemment accéléré ces derniers temps. Il est vrai que les réseaux sociaux ont connu un développement fulgurant (Facebook, Twitter...) et leur impact sociétal va au-delà de l'impact des seuls médias.

Non seulement une population, souvent jeune d'ailleurs, pense pouvoir se passer de l'information traditionnelle, parce qu'elle se sent informée par quelques titres ou phrases lus sur un réseau social, mais aussi parce qu'elle persiste à croire qu'elle n'a pas besoin de professionnels comme intermédiaires.

Cela aboutit fatalement à des jugements tantôt simplistes, tantôt populistes, ce dont nous sommes les témoins au quotidien.

Le journalisme est un métier, une profession, une vocation. C'est aussi un talent, une valeur ajoutée. Il s'exerce dans le cadre de codes déontologiques stricts et sa crédibilité repose sur la véracité des faits et le contrôle de l'information. Sa démarche va d'une façon ou d'une autre à l'encontre de celle des réseaux sociaux où les internautes bénéficient encore pour l'instant d'une grande impunité.

Les médias d'information générale sont donc tenus d'investir dans la qualité, et de privilégier l'excellence, que ce soit sur leur site gratuit ou payant, sachant qu'ils ont à assumer la pleine et entière responsabilité de ce qu'ils diffusent.

Bien entendu, cela implique de nouvelles façons de travailler, un rythme de travail différent ainsi que la pression constante d'éviter le moindre dérapage qui découlerait d'une réactivité excessive dont le besoin est lui-même nourri par les internautes.

**k.: Quel rôle la presse écrite doit-elle jouer aujourd'hui? Quels sont les plus grands défis pour un journal traditionnel?**

D.F.: L'écrit, c'est le mot, c'est la phrase, c'est la plume en quelque sorte. Indépendamment du support. La presse écrite, c'est le papier, la presse écrite, c'est Internet.

Le rôle de la presse écrite:

- informer le lecteur au plus près, l'aidant à cerner une problématique par l'intermédiaire de l'analyse et du commentaire,

- l'intéresser à la vie publique, sociale, sociétale, écologique, culturelle, économique, sportive en le familiarisant avec ces sujets, leurs complexités, facettes, les rapprochant des autres citoyens de la planète.

Bref, l'aider à se bonifier, à mieux comprendre, à bien nuancer et, quelque part, à privilégier le meilleur de lui-même.

Demain, la presse écrite sur papier s'adressera à une clientèle peut-être moins grand public qu'aujourd'hui, mais à une clientèle qui aura fait le choix d'approfondir, d'aller au-delà, de consentir des efforts pour eux-mêmes en payant pour cela le juste prix.

Demain, la presse écrite sur Internet devra être de bonne tenue, informer sérieusement dans le souci permanent de la crédibilité.

Dans les deux cas, le mot d'ordre sera l'exigence de la qualité.

**k.: Les coûts de production d'un journal, et d'un journalisme, de qualité sont en augmentation constante. Le modèle financier (business model) de la presse écrite, doit-il changer? Comment voyez-vous l'avenir de la presse écrite?**

D.F.: Le modèle financier de la presse dite écrite a déjà changé. Très longtemps la presse payante a été largement financée par la publicité, un peu par les lecteurs. Tel est de moins en moins le cas. Les transferts du papier vers le web restent, à ce stade, une inconnue, ici comme ailleurs. Le fameux „business model“ est donc à réinventer et l'opinion publique devra bien, elle aussi, réfléchir au juste prix de la mission d'intérêt public qui est celle de la presse traditionnelle et de son apport constant pour la démocratie et la paix.

Je crois à une presse écrite sur papier, certes, moins forte en tirages. Et ce pour la bonne raison qu'il y aura toujours des hommes et des femmes qui tendent vers l'excellence. Pour moi, personnellement, le mot élite n'a rien de péjoratif car, contribuer à tirer vers

le haut est infiniment plus précieux que de contribuer au nivellement vers le bas.

L'avenir de la presse écrite sur le web? Là encore il faudra bien se faire à l'idée que la qualité a un prix.

**k.: La liberté de la presse est menacée dans un nombre croissant de pays, notamment aux USA, en Turquie ou en Hongrie. Que peut-on faire pour protéger ce droit fondamental?**

D.F.: La liberté de la presse est un des vecteurs principaux de la démocratie et sûrement l'une des libertés les plus précieuses. Lorsqu'il n'y a plus de liberté de la presse, il n'y a plus de démocratie. Il faut donc se battre contre les dictatures et ses dictateurs sur quelque continent que ce soit. Les acteurs de ce combat sont les citoyens et leur premier moyen d'action est l'urne.

En élisant des hommes et des femmes politiques dignes d'exercer cette fonction honorable, ils désignent des défenseurs des libertés individuelles et collectives. Regardez notre vieille Europe: la liberté de la presse est maltraitée en Hongrie, elle l'est en Pologne, elle l'est dans la si proche Russie, et la si proche Turquie, elle l'est aussi dans de nombreux de nos pays amis et sous traités – commerciaux, de coopération, d'association – en Afrique du Nord, en Afrique, au Proche et Moyen-Orient. Et même dans certaines grandes démocraties comme les Etats-Unis, où le président peut se permettre d'insulter, d'injurier, de mépriser les journalistes au quotidien.

Chaque journaliste muselé est un citoyen muselé.

Ce petit message devrait être passé par chaque parent, par chaque éducateur dès la maternelle.



Photo: Archives Editpress



Cinq questions à Roger Infalt

## „On est journaliste 24h sur 24!“

**kulturissimo:** Vous présidez l'Association luxembourgeoise des journalistes depuis plus de 20 ans. Comment le métier de journaliste a-t-il évolué au Luxembourg pendant cette période? Quelles sont les qualités que le journaliste doit posséder aujourd'hui? A quels défis est-il confronté?

Roger Infalt: Aujourd'hui, le journaliste est plus que jamais sous pression. Il faut s'investir plus que jamais dans son métier, qui consiste, entre autres, à faire comprendre le monde et son fonctionnement de plus en plus compliqué à ses lecteurs. Evidemment, les nouveaux médias mettent le journaliste sous pression. Il doit travailler vite et en même temps il doit vérifier et contrôler les informations qu'on lui donne avant de les publier.

Aujourd'hui, le journaliste doit être en mesure de faire véhiculer vite et de façon précise une information, et après coup, il doit aussi être en mesure d'analyser et de commenter cette information.

**k.: Le métier de journaliste traditionnel, attire-t-il toujours les jeunes universitaires?**

R.I.: Oui, mais... Le métier de journaliste demande beaucoup de flexibilité et de temps. On est journaliste 24h sur 24! Même les samedis, les dimanches et les jours fériés. Il va sans dire que beaucoup de jeunes universitaires visent plutôt un métier qui leur laisse plus de temps libre. Personnellement, je suis content de voir quand même quelques jeunes à chaque remise de cartes de journaliste professionnel qui sont

convaincus de leur choix professionnel. Malheureusement, il y en a trop qui partent après seulement quelques mois de travail pour finir dans un bureau de ministère ou de commune.

**k.: L'utilisation de plus en plus répandue, notamment par les hommes politiques, des réseaux sociaux a radicalement modifié la diffusion d'informations - entre autres, avec le phénomène du „fake news“. Comment la presse écrite professionnelle doit-elle réagir?**

R.I.: Comme je viens de le dire plus haut, le journaliste professionnel doit faire son métier comme il se doit, en respectant la loi sur la liberté d'expression dans les médias et en respectant le code de déontologie. Il ne faut pas mettre en jeu la confiance du lecteur en publiant des informations non contrôlées quant à leur source et leur véracité.

**k.: Lors de son assemblée générale du 6 mars dernier, l'ALJ a annoncé, après des années de discussions, la fusion prochaine des trois associations représentant les journalistes au Luxembourg (l'ALJ, l'Union des journalistes, Luxembourg, et le Syndicat des journalistes, Luxembourg). Qu'est-ce qui a fait évoluer les mentalités? Quel seront les avantages de la fusion pour le journalisme luxembourgeois?**

R.I.: Il faut dire que les discussions concernant une éventuelle fusion entre l'ALJ, l'UJL et la SJL sont des discussions de longue haleine. Il y a dix ans, j'ai osé en parler pour la première fois à nos collègues de l'UJL. Au départ, ils étaient partants pour se marier, mais pendant les entretiens qui suivaient, l'ALJ s'est vue confrontée à des problèmes de quelques personnes qui n'arrivaient toujours pas à laisser le passé derrière eux. Un deuxième essai a eu le même résultat. Depuis plus d'un an, les discussions sur une fusion des trois organisations ont repris. Cette fois-ci, l'ALJ, l'initiatrice de

ces entretiens, rencontre des collègues qui sont du même avis que nous: Pour le Luxembourg, une seule association de journalistes professionnels suffit largement et aurait en même temps plus de poids pour défendre les intérêts de tous les journalistes. Pour l'instant, les trois organisations votent sur les statuts d'une nouvelle association dans laquelle l'ALJ, l'UJL et la SJL se retrouveront réunis. Il y a encore des questions à résoudre concernant le financement, entre autres, mais j'espère qu'on arrivera à conclure cette fusion pour la fin de l'année 2017.

**k.: En 2009, le Conseil de l'Europe a adopté un texte donnant à la presse le droit d'accès aux informations publiques. Le Luxembourg n'a pas jusqu'ici ratifié ce texte. Y a-t-il une évolution en perspective sur ce dossier? Ne devrait-il avoir un débat sur les médias à la Chambre prochainement?**

R.I.: Depuis presque 12 ans, les journalistes et les éditeurs demandent un droit d'accès aux informations publiques. Lors de la réforme de la loi sur la liberté d'expression dans les médias, nous avions demandé d'avoir ce droit inscrit dans la nouvelle loi, mais le ministre de tutelle, François Biltgen, et le premier ministre, Jean-Claude Juncker, n'ont pas donné suite à notre demande. Après coup, ils nous avaient alors promis une "loi d'accès aux informations spéciale pour journalistes", une promesse qui n'a pas été tenue jusqu'aujourd'hui. A maintes reprises, le Conseil de Presse et les organisations des journalistes ont rappelé au monde politique cette promesse faite il y a douze ans, mais la situation reste inchangée. Il faut souligner qu'on ne demande rien d'extraordinaire, puisque des lois pareilles existent déjà depuis de longues années dans d'autres pays de l'UE.

Le premier ministre, Xavier Bettel, nous parle à chaque entretien de la nouvelle loi sur la transparence des administrations qui est en voie de délibération, mais cette loi ne respecte pas les doléances des journalistes.

Il y a quelques mois seulement, le Conseil de Presse (journalistes et éditeurs) a remis le texte finalisé d'un projet de loi concernant un droit d'accès aux informations, spécialement conçu pour les journalistes professionnels, au premier ministre, qui est aussi ministre de la Communication et des Médias. On attend d'avoir de ses nouvelles!

Concernant le débat dans la Chambre des députés sur la qualité de la presse, nous savons en ce moment qu'il va avoir lieu ce mois-ci [càd: mars]. Une date précise ne nous a pas été communiquée.



Photo: Archives Editpress

Roger Infalt à la manifestation de solidarité avec Charlie Hebdo, le lendemain de l'attentat du 7 janvier 2015

Journalisme: les dangers du métier

# L'histoire en vaut-elle la peine?

**Simone Beck**

Les régimes qui mettent en prison des journalistes, des reporters ou des blogueurs sont – faut-il le souligner? – des dictatures qui sous des abords de régimes forts sont en vérité des colosses aux pieds d'argile. Ils se sentent attaqués et attaquables par des mots, par des idées, par des échanges et des réflexions, et décident donc de faire taire celles et ceux qu'ils ressentent comme une menace.

Pourtant, des châtiments qui, il y a une quarantaine d'années encore, pouvaient s'avérer efficaces à faire disparaître un être humain, ne le sont plus, à l'âge de l'internet et des médias sociaux. Au moyen de quelques clics, le sort des journalistes, reporters, blogueurs, cameramen est diffusé de par le monde. Les régimes en question sont épinglés rapidement à un niveau global – mais nous savons qu'ils ne se laissent guère impressionner par une réputation en chute libre. Ils mènent une lutte acharnée contre des valeurs auxquelles la majeure partie des nations incriminées s'était ralliée quand, en 1948, elles ont signé la „Déclaration universelle des droits humains“, qu'aujourd'hui elles renient. L'exercice de la liberté d'expression est dans de nombreux Etats un crime passible d'une peine de prison dans des conditions souvent contraires à la dignité humaine.

Le „Committee to protect Journalists“ (CPJ), basé à New York, révèle que de plus en plus de journalistes, reporters et cameramen sont aussi victimes d'opérations de guerre. Ils meurent, fauchés par des balles de snipers ou par des explosions. L'endroit le plus dangereux est la Syrie, où rien qu'en 2016, 17 journalistes sont été tués (107 depuis le début de la guerre, il y a cinq ans). Les professionnels les plus exposés – car devant souvent sortir d'un abri – sont les photographes et les cameramen.

Les journalistes qui ont le courage de se rendre dans des zones de conflits risquent en outre l'enlèvement, car leur vie constitue une monnaie d'échange précieuse pour les

groupes terroristes. Souvent aussi, des reporters qui couvrent une fête familiale ou un événement qui attire une grande foule meurent dans des attentats qui ciblent des réunions festives ou des pèlerins.

Les dangers qu'encourent les journalistes et reporters (33% en sont des femmes) dans des zones de conflits et dans les dictatures sont en effet multiples: confiscation (ou vol) de leur matériel, observation, menaces (souvent aussi contre leurs proches), harcèlement, arrestation arbitraire, enlèvement, viol, mort accidentelle, et puis la censure ultime: l'assassinat.

En 2012, lors d'une conférence internationale à Addis Abeba, le représentant de l'UNESCO a souligné: „Alors que les attaques contre des journalistes étrangers dans des situations de conflits armés attirent souvent l'attention de la communauté internationale, la majorité des personnes tuées sont des journalistes locaux (neuf sur dix, selon le CPJ) qui, dans la plupart des cas, ont été menacés avant d'être tués. De plus, dans très peu de cas, les auteurs ont été traduits en justice. Le fait est que la plupart de ces abus restent sans enquête et restent impunis.“

En effet, un aspect qui mérite d'être porté à l'attention d'un plus large public est le fait que de nombreux crimes contre journalistes, reporters, cameramen et blogueurs ne sont jamais poursuivis, ni à fortiori sanctionnés. En 2015, Irina Bokova, Directrice générale de l'UNESCO, a souligné dans un discours que de 2009 à 2015, 540 journalistes, professionnels des médias et des réseaux sociaux, avaient été assassinés, alors que moins d'un assassinat sur dix ne fait l'objet d'une enquête judiciaire. Choquée par ce déséquilibre honteux, l'UNESCO avait lancé en 2012 le „Plan d'Action des

Nations Unies sur la sécurité des journalistes“ et la question de l'impunité dont profitent ceux qui tuent les représentants d'une presse libre. Ce plan est destiné à „œuvrer à la création d'un environnement libre et sûr pour les journalistes et les professionnels des médias, dans les situations de conflit et de non conflit, en vue de renforcer la paix, la démocratie et le développement“.

En 2015, l'UNESCO a instauré la „Journée internationale de la fin de l'impunité pour les crimes commis contre des journalistes“, qui tous les ans, le 2 novembre, doit nous amener à réfléchir sur l'importance d'une presse libre pour un monde qui – sur arrière-fond de montée de populismes dangereux – a besoin de savoir pour défendre ses valeurs.

Le 2 novembre 2015, en présence de la mère de Ghislaine Dupont, journaliste française à la RFI, assassinée au Mali en 2013 avec son collègue Claude Verlon, Christiane Amanpour (CNN) a accepté la fonction d'Ambassadrice de Bonne Volonté de l'UNESCO pour la liberté et la sécurité des journalistes. Ses reportages des zones de conflits (Iraq, Koweït, Afghanistan, Bosnie-Herzégovine) sont autant d'exemples des dangers que peuvent encourir les journalistes, les reporters et les cameramen (n'oublions pas leurs chauffeurs et leurs traducteurs), afin que nous soyons informés des combats qui sont souvent menés sinon en notre nom, alors du moins avec les armes fournies en grande partie par les nations occidentales.

D'aucuns disent que la vérité est la première victime de la guerre. Cela est sans doute vrai, si l'on considère les immenses efforts que les nations en guerre investissent dans la désinformation. Mais nous courons le danger que ceux qui disent la vérité en soient la deuxième victime.

Quelle peut bien être la réponse à la question qu'a soulevée Marie Colvin, journaliste du Sunday Times de Londres, connue pour ses reportages de Libye, du Timor oriental et de Sri Lanka (où dans une attaque elle a perdu en œil) lors d'une cérémonie de commémoration pour des journalistes tués dans l'exercice de leur travail: „Nous devons toujours nous demander si l'histoire à raconter vaut le risque encouru.“ Marie Colvin a payé de sa vie la conviction que son histoire en valait la peine. C'était l'histoire d'un bébé mort dans ses bras, quelques heures avant qu'elle-même ne soit fauchée par une attaque d'artillerie à Homs en Syrie, le 22 février 2012. Avec elle, est mort le remarquable photographe de guerre Rémi Ochlik, natif de Thionville et tué en Syrie à 28 ans.



Marie Colvin



Promiscuité avec les puissances de l'argent, réseaux sociaux, fact-checking....

## Presse, médias et manipulations

**Robert Mertzig**

S'il est vrai que la presse et les médias sont le „quatrième pouvoir“, comme tout pouvoir ce pouvoir là appelle aussi le contre-pouvoir. La perverse promiscuité entre la presse et l'argent a toujours fait l'objet de critiques et la parade a souvent été l'appel à la déontologie, à une certaine idée de l'objectivité et au professionnalisme des journalistes. Mais la déontologie n'est pas une riposte absolue contre l'idéologie et les journalistes sont tout autant que quiconque, quelle que soit (parfois) leur honnêteté (très relative) et leurs connaissances (très relatives), pris dans les rets du fétichisme de la marchandise et de l'idéologie dominante. Pire ils en sont de plus en plus les „chiens de garde“ (Pierre Bourdieu).

Le dernier trimestre de l'année 2016 a donné lieu à une séquence intensive d'autocritique (au sens fort : d'auto-critique), ou tout du moins d'apparente autocritique des médias dans les médias. Le vote britannique en faveur du „Brexit“ et la victoire de Donald Trump ont en effet suscité de nombreuses contestations des grands médias, au point que ceux-ci ont dû faire mine de les entendre.

Un remède illusoire est avancé : le fact checking (pratique journalistique en vogue qui consiste à opposer à la „post-vérité“ la „vérité des faits“), quand il est présenté comme une réponse miracle par des chefferies éditoriales qui déplorent la crédulité du public et s'émeuvent de la fin du rôle prescripteur des médias traditionnels. Ces prétentions „pédagogiques“ sont vouées à l'impuissance quand elles prennent pour cible un peuple considéré comme égaré sur le chemin de la vérité...

### La presse et ses libertés

Mais faisons d'abord quatre constats essentiels, de base:

1) Les professionnels médiatiques le rabâchent sans cesse pour se rassurer: les médias „libres et indépendants“ seraient une des composantes nécessaires à „la“ démocratie. C'est un premier mensonge manipulateur. Une démocratie, c'est (surtout) des citoyens libres et indépendants, capables d'auto-organisation. Il existe un lien entre informations et libre arbitre. Entre démocratie pleine et assumée et conscience. Pour juger, il faut être éclairé. Ce rapport vertueux est mis à mal par les reniements

successifs de la presse et le dédain qu'elle suscite. En Europe, la population surinformée, prenant part aux débats de fonds ne dépassent pas 3% de la population. Pour les autres, l'immense majorité, la connaissance s'acquiert au dîner face à l'Homme tronçonné entre deux spots de publicité (ou par le biais de tabloïdes de type Daily Mirror ou Bild). S'y ajoute l'aliénation du citoyen salarié par la déferlante idéologique quotidienne (sports, spectacles people, religions, publicité, télévisions commerciales, etc.).

2) Le citoyen partiel: La question principale demeure cependant celle de la dialectique entre temps de travail réifié et temps libre. L'offensive des gouvernements de droite ou sociaux-démocrates sur la valeur travail relève de l'abaissement de la spoliation du temps nécessaire à l'information. Le pouvoir fait la chasse au temps libre considéré comme une oisiveté superfétatoire. C'est la forme aboutie de la démocratie par défaut. Une démocratie marchande, au citoyen partiel. C'est-à-dire un individu désinformé qui confie son destin à des élites savantes. À terme, et compte tenu de la complexité des problèmes, un moyen efficace pour soumettre les électeurs blasés à la délégation consentie du pouvoir. Une logique qui consiste à priver autant que possible les travailleurs du temps nécessaire à la collecte, la lecture et l'analyse de l'information. Car l'accès à la connaissance contradictoire et sérieuse est un long chemin. Les sources sont infinies, les entrées multiples. Lire des articles, chercher des références, croiser les idées impose d'y consacrer beaucoup de temps et d'énergie. Les citoyens doivent arbitrer entre vie de famille, survie sociale, loisirs libidinaux, impératifs professionnels et nécessité de s'informer pour participer à la vie de la cité. Ils sont plus tentés par „cultiver leurs jardins personnels ou familiaux“ plutôt que d'affronter les épineux problèmes de citoyenneté et d'engagement.

3) Le transfert de la réflexion créatrice de décisions et de liberté s'opère au profit de la production/consommation. Le combat du pouvoir pour l'augmentation du temps de travail trouve ici son sens. Substituer à „l'intellectualisme contemplatif“ l'activité laborieuse et insensée. En augmentant le temps de travail (et en diminuant de fait la potentialité de s'informer) la sphère économique et marchande en tire un double avantage. Augmenter la production de biens, de la plus-value, sur le marché dans un premier temps par l'augmentation du temps passé à la fabrication. Puis, par saturation, empêcher le travailleur/consommateur de se positionner sur la pertinence de

l'achat de ses biens. Bien connu du lexique consumériste et publicitaire, „le temps de cerveau disponible“ doit s'organiser essentiellement autour de la consommation et la production de biens, au lieu de le mobiliser sur des enjeux démocratiques et responsabilisants. Il est entendu que le temps passé à ingurgiter des publicités en état semi-comateux télévisuel s'assimile à l'une ou l'autre des activités marchandes. Abrutir le lecteur par tous les moyens reste la meilleure solution pour lui refourguer n'importe quelle camelote. La dégénérescence des contenus est-elle induite par l'attente du lecteur ou est-ce l'inverse ? Une chose est certaine, la boucle s'est enclenchée. La baisse tendancielle de la valeur information entraîne la diminution de l'intérêt du lecteur. Jusqu'où, jusque quand ? Pour régner il ne faut donc pas seulement diviser, mais manipuler en permanence!

L'industrie capitaliste se doit d'intégrer dans sa logique accumulative et manipulatrice le temps libre qu'elle abandonne aux travailleurs, ce qui implique en particulier de transformer les „objets culturels“ en „objets de consommation“ et la „culture populaire“ en „industrie des loisirs“. Cette impérialisation de l'espace-temps sous tous les aspects se fait „notamment“ à la pointe des bâtonnettes que sont les médias sous contrôle et la presse caniveau (voir le Bildzeitung, le Daily Mirror ou autres torchons comme des exemples phares de cette aliénation et réification culturelles de la pensée et l'activité humaines). Le comportement de consommation, piloté par le marketing, ne concerne donc pas uniquement les produits et les gadgets marchands, ni les pseudo-programmes politiques, mais également l'ensemble des productions culturelles et de leurs conditionnements récréatifs.

4) Dans ce contexte les attaques contre la culture et l'information se multiplient à tous les niveaux. On dit d'ailleurs de ces dernières qu'elles ne sont pas des „marchandises comme les autres“, ce qui revient à dire du reste que ce sont quand même aussi des marchandises, certes particulières, d'exception, mais qui n'échappent pas finalement à la loi du marché et au marché des opinions. La question est loin d'être nouvelle. Jules Vallès, journaliste fondateur du Cri du peuple (1871), parlait déjà de „l'alliance de l'encre et de la bourse“. En 1934, le dirigeant radical français Edouard Daladier fustigeait les „deux cents familles“ qui „placent au pouvoir leurs délégués“ et qui „interviennent sur l'opinion publique, car elles contrôlent la presse“. Trois quarts de siècle plus tard, moins d'une vingtaine de dynasties exercent une influence com-

parable, mais à l'échelle de la planète. Le pouvoir de ces nouvelles féodalités héréditaires " Murdoch, Bolloré, Bertelsmann, Springer, Lagardère, Slim, Bouygues, Berlusconi, Cisneros, Arnault & " excède souvent celui des gouvernements. Parfois, comme en France, il y a une mainmise sur les médias par le complexe militaro-médiatico-industriel: cette alliance délétère, dans laquelle il y a un rapport étroit entre les armes, le béton et l'information, est une source évidente de conflits d'intérêts. La liberté d'expression sous la protection des marchands de canons?

# Vous avez dit „bulles médiatiques“ ?

Comme sont vaines, dans ce contexte, les vitupérations contre les réseaux sociaux, devenus coupables de tous les maux et cibles commodes de nombre de tenanciers du débat public! Difficile de comptabiliser les publications et déclarations incendiaires à l'égard de Facebook et de ses „filtres“, qui enfermeraient les usagers du réseau social dans une „bulle informationnelle“ d'où serait exclue, au mieux, la diversité des points de vue et, au pire, la vérité elle-

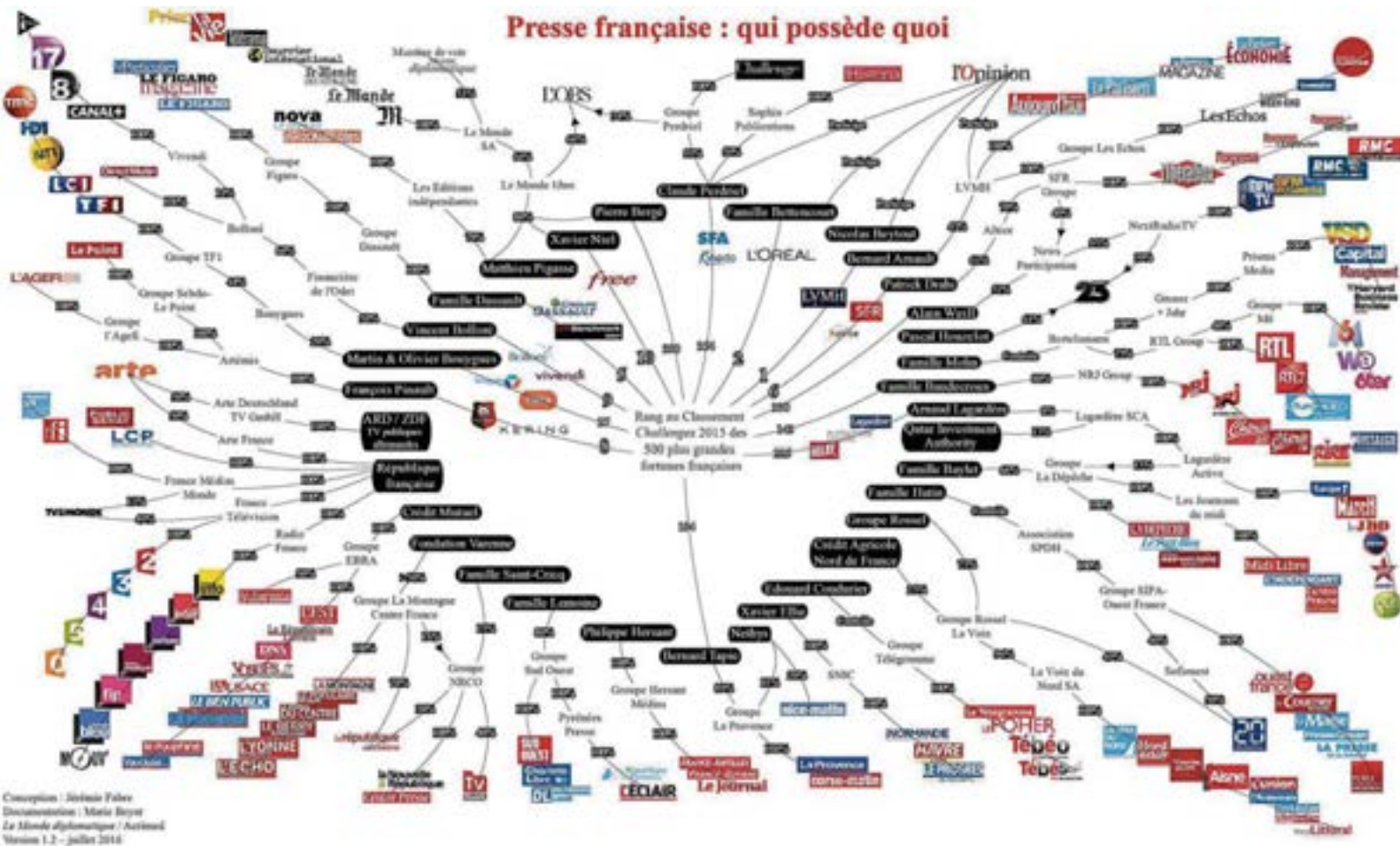
même. C'est la thèse des „filtre bubbles“, ou „bulles de filtre“, résumée ainsi par Eli Pariser, auteur de l'ouvrage qui a popularisé le concept : „Vous vous endoctrinez vous-même avec vos propres opinions. Vous ne réalisez pas que ce que vous voyez n'est qu'une partie du tableau, et cela a des conséquences sur la démocratie : pour être un bon citoyen, il faut que vous puissiez vous mettre à la place des autres et avoir une vision d'ensemble. Si tout ce que vous voyez s'enracine dans votre propre identité, cela devient difficile, voire impossible“ (in „The filter bubble“, 2012).

Le danger des „bulles de filtre” serait double. On constaterait tout d’abord un „enfermement” dans un univers non-pluraliste, favorisant la constitution de „groupes” imperméables les uns aux autres : „Faute d’une information commune, ces différents groupes risquent de se retrouver dans l’incapacité à débattre ensemble, ce qui est pourtant un fondement de la culture démocratique.” De plus, les „bulles de filtre” seraient le cadre idéal pour les „démagogues” et autres „populistes” désireux de surfer sur la défiance vis-à-vis des médias traditionnels pour diffuser leur discours mensonger, „post-vérité”. Ce dernier phénomène serait largement responsable, selon divers médias et journalistes, de la victoire de Donald

Trump, grâce à un usage particulièrement efficace (et malhonnête) des réseaux sociaux.

Un point de vue critiqué, à juste titre, par plusieurs auteurs. On pense ici notamment à André Gunthert (maître de conférence en histoire visuelle à l'EHESS, Paris) qui, le 13 novembre 2016, sur son site „Images sociales“, faisait la remarque suivante : „Il n’y a pas de bulle. Et il n’y a pas non plus d’impartialité journalistique, qui se hisserait au-dessus de la subjectivité des réseaux sociaux. N’en déplaise au „quotidien de référence“ [le Monde], qui s’adresse à une clientèle tout aussi calibrée par sa régie de publicité, c’est la prétention à l’objectivité, à la neutralité et à un pluralisme défini d’en haut qui constitue le principal obstacle à une information honnête, c’est-à-dire signée, et qui admet son orientation, plutôt que de la nier.“ L’envers de la critique des réseaux sociaux est en effet trop souvent une défense inconditionnelle des médias traditionnels, supposés seuls garants de la vérité et du pluralisme.

Un tel aveuglement face au déficit réel de pluralisme, aux effets délétères des leçons de pédagogie matraquées par des éditorialistes persuadés d'être des éclaircisseurs du peuple, et aux erreurs répétées des grands médias en quête de scoops et de „buzz“, en







Source: regard-actu.com

dit malheureusement long. Les tauliers du débat public ont en réalité une lourde part de responsabilité dans les phénomènes qu'ils prétendent dénoncer, voire même combattre. A fortiori lorsqu'ils entendent réduire le débat public à une confrontation entre les „idéologues“ (ceux qui prétendent que les choses pourraient être autrement) et les „réalistes“ (eux-mêmes, qui savent ce qu'est le monde et donc ce qu'il ne peut pas être). Pour citer le sociologue français Frédéric Lordon et son article „Politique post-vérité ou journalisme post-politique ?“ (blog dans le Monde diplomatique) : „Trump a menti, nous avons vérifié, nous sommes irréprochables. Malheureusement non. C'est qu'un Trump puisse débouler dans le paysage dont vous êtes coupables. Vous êtes coupables de ce qu'un Trump n'advient que lorsque les organes de la post-politique ont cru pouvoir tenir trop longtemps le couvercle sur la marmite politique.“

Certes, les médias ne sont pas toujours les principaux responsables des phénomènes qu'ils prétendent combattre. Mais comment pourraient-ils s'y opposer lorsque les causes de leur développement leur échappent ? La récente séance d'auto-critique médiatique dissimule mal une volonté de défendre coûte que coûte les „grands médias“ traditionnels et de neutraliser, sous couvert d'une tolérance vis-à-vis de la critique, toute critique radicale du paysage médiatique et de son fonctionnement. Les quelques „réformes“ envisagées, qu'il s'agisse d'un moindre appétit pour les sondages, d'une meilleure prise en compte du „terrain“ ou de la fin de la focalisation sur la politique politicienne pour mieux écouter la „colère“ des „vraies gens“, quand bien même elles ne seraient pas que des vœux pieux, ne changeront pas grand-chose à la

donne médiatique et au rejet de plus en plus marqué du petit monde des grands médias par le peuple qu'ils prétendent rencontrer et éduquer. D'autant que l'on est en droit de douter qu'ils tiennent vraiment leurs maigres engagements. Loin de nous, évidemment, l'idée de donner raison à Donald Trump ou à certaines critiques, souvent venues de la droite la plus conservatrice (qui parle de „Lügenpresse“, tout en ayant souvent comme seule lecture le Bild ou le Sun...) et de rejeter en bloc, pour des raisons étroitement politiques, „les“ médias et „les“ journalistes. Mais force est de constater les problèmes que certains semblent redécouvrir à chaque accident de l'industrie médiatique : l'overdose de sondages et de sondologie, la prime au journalisme de commentaire au détriment du journalisme d'enquête, l'absence flagrante de pluralisme avec une éditocratie qui se partage l'essentiel des émissions ou pages de „débat“, les logiques de concurrence et d'audimat qui favorisent la production d'une information low-cost et sa „circulation circulaire“, les directives cachées ou patentes venues de la part des propriétaires et actionnaires, etc.

## Fact-checking et post-vérité

Non, les médias et les journalistes ne sont pas à eux seuls responsables de phénomènes politiques et sociaux d'ampleur. Mais il est pour le moins regrettable “ et c'est un euphémisme “ de constater que ceux qui prétendent accepter, quand ils ne peuvent pas faire autrement, de se remettre en cause, entendent garder le monopole de la critique en choisissant eux-mêmes les questions autorisées. Les mêmes excluent du débat public les propositions de transfor-

mation des médias qui ne se résignent pas à un statu quo timidement aménagé. Ces prétentions et ces exclusives sont d'autant moins acceptables qu'elles font souvent fi de critiques venues de l'intérieur même de la profession : les critiques de journalistes de plus en plus précarisés et de moins en moins en capacité d'exercer sérieusement leur travail. Ces critiques émanent de journalistes qui ne manquent pas, comme cela a été le cas au cours des derniers mois, de tenter de rappeler à l'ordre leur hiérarchie, voire leurs actionnaires, car ils n'ont pas, contrairement à ces derniers, fait le deuil de la vocation première du journalisme : informer.

C'est que pour avoir depuis si longtemps désappris à penser, toute tentative de penser à nouveau, quand elle vient de l'intérieur de la machine, est d'une désespérante nullité, à l'image de la philosophie du fact-checking et de la „post-vérité“, radeau de la méduse pour journalisme en perdition. L'invocation d'une nouvelle ère historique dite de la „post-vérité“ est donc l'un de ces sommets que réserve la pensée éditorialiste : une nouvelle race de politiciens, et leurs électeurs, s'asseyent sur la vérité, nous avertit-elle (on n'avait pas vu). Des Brexiteers à Trump, les uns mentent, mais désormais à des degrés inouïs (plus seulement des petits mensonges comme „mon ennemi c'est la finance“), les autres croient leurs énormités, on peut donc dire n'importe quoi à un point nouveau, et la politique est devenue radicalement étrangère aux régulations de la vérité.

Pour citer F. Lordon à nouveau : „Un système qui, le lendemain de l'élection de Donald Trump, fait commenter l'événement par Christine Ockrent – sur France Culture... – et le surlendemain par BHL interviewé par Apathie, n'est pas seulement aussi absurde qu'un problème qui voudrait donner des solutions : c'est un système mort.“ Alors les médias, un peu sonnés à force, commencent à écrire que les médias pourraient avoir eu une responsabilité. Les grands médias s'arrangent en effet pour formuler eux-mêmes les termes de leur remise en question, afin de neutraliser toute critique radicale et de circonscrire les problèmes en prétendant qu'ils se réduiraient au fait de ne pas avoir „vu venir“ ces événements.

Comme on veut cependant donner tous les gages de la meilleure volonté réflexive, on concède qu'on doit pouvoir encore mieux faire pour connaître ce qui agite les populations réelles, et l'on promet de l'enquête, du terrain, de la proximité, de l'immersion, bref de la zoologie. On se demande alors si ce contresens est l'effet d'une rouerie de raccroc ou d'une insupportable bêtise. Car si l'élection de Trump a révélé „un problème avec les médias“, ça n'est que très superficiellement de „ne pas l'avoir vue venir“ : c'est plutôt d'avoir contribué à la produire !



Un constat sur notre planète hors fake news

# Une vue de l'extérieur

Michel Decker

Cela ressemble fort à une histoire belge. Une équipe de chercheurs de l'université de Liège a découvert, en 2016, et grâce à un télescope belge du nom de TRAPPIST(\*), un système planétaire appelé Trappist-1, centré autour d'une étoile appelée Trappist-1a et comprenant au moins sept planètes, portant les noms de Trappist-1b à Trappist-1h. L'ensemble se situe à 39 années-lumière de notre planète Terre. Ce qui est extraordinaire dans cette découverte des chercheurs liégeois, c'est que sur trois des sept planètes de Trappist-1 une vie humaine serait possible. Tout cela est vrai.

Que les habitants potentiels de la planète Trappist-1d aient crié en 2016: „Nous sommes découverts!“ est moins sûr. Tout comme nous ne sommes pas convaincus que les malnommés Indiens aient proféré ce cri en voyant arriver Christophe Colomb, en 1492, avec ses trois caravelles, dans les Caraïbes. Cependant, il semble que la presse locale sur la planète Trappist-1d ait fait du bon travail en informant ses habitants, les Trappistes, sur ce qui se passe sur notre Terre. Cela était possible grâce à un jeune journaliste trappiste, du nom de Vega, très doué, occupé aux Affaires étrangères de sa planète. Des rumeurs, de nouveau, veulent que les parents de notre journaliste trappiste étaient des grands admirateurs de l'écrivain suisse Friedrich Dürrenmatt et notamment de sa pièce radiophonique de 1954, « L'entreprise de la Vega », tombée dans les oubliettes chez nous, à tort (\*\*). Donc le jeune journaliste Vega serait arrivé sur notre Terre, il y a quelque temps déjà, grâce aux moyens dont dispose la communauté du système planétaire de Trappist-1. Il faut savoir que le degré de développement de cette société est largement plus avancé que celui de notre Terre. Ce qui explique un certain nombre de remarques et observations dans les rapports que le jeune Vega a envoyés régulièrement aux siens. En voici quelques extraits.

## Un des premiers rapports de Vega

Chers amis. Cette planète Terre est malheureusement une planète des extrêmes. Elle est couverte de zones carrément désertes, sans végétation, que les Terriens appellent donc déserts. Il y a les déserts du Sahara, de Gobi, du Kalahari, d'Arabie et bien d'au-

tres. Et puis, il y a des régions d'une végétation exubérante, notamment aux zones dites tropicales. Ces régions sont tellement fertiles qu'il suffit de cracher par terre pour qu'un arbre se mette à pousser. Il en va de même du bien-être des Terriens. Il y a des tribus qui ont deux voitures automobiles par famille et partent trois fois par an en vacances, tout en souffrant de suralimentation. Tandis que sur le continent potentiellement le plus riche de la Terre, appelé Afrique, il y a des millions de gens qui vivent avec moins d'un dollar US par jour. De la sorte, il y a toutes les six secondes un enfant qui meurt de faim, alors qu'un tiers de la nourriture produite sur la planète est jetée sans servir. Vous me demandez comment cela est possible? J'ai un petit soupçon et je vous en parlerai lors d'un prochain message.

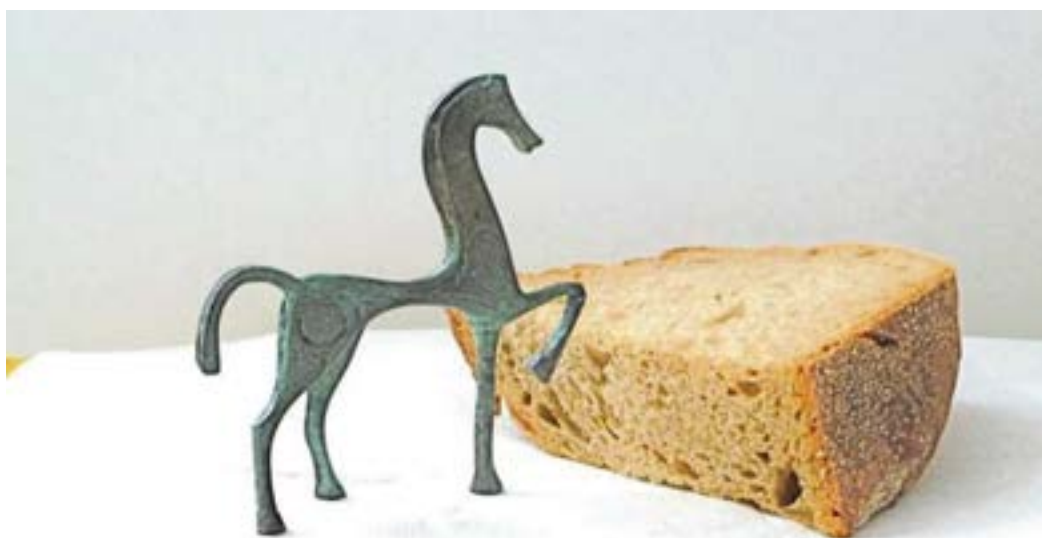
## Incapacité de lire et d'en tirer les conclusions

Vous n'allez pas le croire, mais la majorité des Terriens sait lire et écrire, mais sans vraiment en profiter. Confrontés aux problèmes qui sont les leurs, ils cherchent des solutions dans le cadre d'un système qui, justement, a généré leurs problèmes, alors que la solution serait de sortir de ce cadre. Il leur suffirait de lire et surtout de retenir ce que des personnes d'un niveau d'intelligence supérieur n'ont mis par écrit au cours du siècle dernier. Ainsi, Edward Bernays, double neveu de Sigmund Freud, a écrit en 1928 un livre appelé Propagande. Les premières lignes de ce livre disent: La manipulation consciente, intelligente, des opinions et des habitudes organisées des masses joue un rôle important dans la société démocratique. Ceux qui manipulent ce mécanisme social imperceptible forment un gouvernement invisible qui dirige véritablement le pays. Et un économiste néolibéral bien connu, Milton Friedman, a dit que le néolibéralisme, c. à d. le système appliqué universellement sur la Terre, et si nécessaire par la force, comme en Grèce, n'est pas entièrement compatible avec la démocratie. Or, tous les Terriens pensent qu'ils vivent en démocratie et en sont très fiers, même si ce n'est qu'un leurre. Un conseiller des cinq derniers présidents américains, Zbigniew Brzezinski, a exposé dans son livre Le grand échiquier en 1997, que l'amélioration et la stabilité de la planète Terre reposent exclusivement sur le maintien de l'hégémonie américaine.

Toute puissance concurrente est donc

considérée comme une menace qu'il faut éliminer. Et la menace la plus importante pour Brzezinski vient potentiellement du continent eurasiatique. Pour terminer les exemples, un livre récent de David Talbot, The devil's chessboard, montre à quel point la puissance américaine est tributaire d'un système interne appelé l'Etat profond, créé en grande partie par les frères Dulles après 1945. L'un, Foster, était ministre des affaires étrangères, et l'autre, le plus dangereux, Allen, était le chef des services secrets connus sous le sigle CIA. Ce dernier a commencé à renverser des gouvernements démocratiques sur la Terre, lorsque ceux-là ne correspondaient pas aux intérêts américains. Toutes ces choses, déplaisantes mais prouvées, peuvent être lues. Mais les Terriens lucides semblent être intéressés par des amusements plutôt que par une gestion raisonnable de leur société. Il faut ajouter que les Terriens prennent une précaution pour éviter que trop de vérités fassent leur apparition trop tôt. Ils enferment des docu-





ments sensibles dans des archives, parfois pendant 50 ans. Entretemps, des contre-vérités ont bien le temps de faire leur chemin dans le cerveau des gens et d'y rester incrustées.

## Et les têtes intelligentes sur Terre?

Vous m'avez demandé ce qu'en disent les têtes intelligentes sur la Terre et si elles ont une audience. Il est évident qu'il y a sur la Terre des cerveaux capables qui ont compris les absurdités de certains systèmes d'exploitation économique dès le début, tout en étant suffisamment honnêtes pour ne pas en tirer profit de façon cynique. On peut ainsi mentionner Albert Einstein, le physicien, et Bertrand Russell, le philosophe, qui déjà dans les années trente du siècle dernier, ont pris position ouvertement contre les politiques de guerre des pays dits développés. Les deux avaient également prévu les misères qu'allait générer un chômage généralisé, tel qu'il sévit aujourd'hui de plus en plus sur la Terre. Pour eux, il était évident que la productivité allait croître, beaucoup même, et que par conséquent, on aurait besoin de moins de main d'œuvre pour fabriquer les produits souhaités. La solution était donc tout logiquement que les gens allaient travailler moins, tout en gardant un salaire qui leur permette une vie digne. Or, chez les Terriens, Einstein est connu surtout parce qu'une fois, il a tiré la langue et qu'il en existe une photo. Sa théorie de la relativité est de toute façon hors de portée intellectuelle de la plupart des Terriens. Ces Terriens qui ont une manie de retenir des grands personnages que ce qui les arrange. Et c'est peut-être là la clef de tous leurs problèmes. Prenez l'exemple de Rudolf Diesel. Dans chaque village de la Terre, il y a au moins une borne de carburant qui porte le nom de Diesel.

Les Terriens normalement cultivés savent encore que c'est Diesel qui a inventé le moteur à combustion qui porte son nom et dont l'utilisation frauduleuse et sans limites contribue à rendre malade les Terriens. Mais peu de gens savent que Rudolf Diesel était farouchement opposé à une utilisation de son invention dans l'industrie de la guerre. Et encore moins savent que le même Diesel a beaucoup réfléchi sur la manière de construire une société humaine plus juste. Il en publie les résultats dans un livre appelé: Solidarismus, en 1903, un livre dans lequel il fait l'éloge du solidarisme, un système dans lequel une Caisse du peuple finance des ruches, petites entreprises qui verseront des prestations sociales. Que les Terriens en sont loin aujourd'hui.

## Et les médias sur Terre?

Mes amis Trappistes, vous vous faites des soucis, à juste titre, sur l'avenir des Terriens. Et vous vous demandez s'il n'y pas des médias sur cette planète pour bien informer les humains, ces humains qui ont tendance à passer leurs loisirs à jouer au golf ou à regarder du football pendant des heures sur leur téléviseur. Et bien, je dois vous dire que les médias ont de plus en plus de difficultés pour jouer leur rôle de quatrième pouvoir dans l'Etat. Les raisons en sont, d'un côté, le manque de pluralité et, de l'autre, le manque d'indépendance de beaucoup de médias. En voici quelques explications qui vous rappellent sans doute les crises que nos ancêtres ont dû affronter, il y a des années, sur Trappiste-1b et que nous avons réussi à surmonter en changeant carrément de système de société. Le manque de pluralité vient du fait qu'il se passe dans le domaine des médias, comme dans d'autres secteurs, une concentration malsaine des pouvoirs. Les grands groupes rachètent les petites maisons, à qui ils impriment, si j'ose dire, leur ligne éditoriale.

L'employé qui ne s'adapte pas est remplacé par une personne plus flexible. Et je peux vous assurer que les jeunes font la file pour décrocher un travail. Ainsi, dans beaucoup de pays, industrialisés ou non, un nombre limité de groupes médiatiques contrôle souvent jusqu'à 80 pourcent des médias nationaux. Le même phénomène de concentration est vrai pour la presse internationale. En ce qui concerne l'indépendance des médias, *conditio sine qua non* pour pouvoir jouer son rôle d'informateur et de critique de la vie politique, c. à d. de la vie dans la société, cette indépendance est de plus en plus précaire.

En effet, les revenus de beaucoup de médias dépendent dans une moindre mesure de la vente de leur produit journalistique premier, mais surtout de la part de publicité. Ce qui veut dire que les publications dépendent de leurs annonceurs qui proviennent essentiellement du monde économique et financier. Et qui, souvent, ont des vues politiques bien arrêtées dans le sens de l'accumulation de richesse et de pouvoir. Expliquer cette évidence dans un journal peut provoquer facilement des réactions brutales de réduction du montant de publicités achetées dans ce journal ou à la chaîne de télé. Pour des médias sans sponsor puissant, une telle répression signifie facilement la fin de leur existence. Et c'est ce processus de concentration qui fait que les Terriens trouvent tous les jours des quotidiens de 80 pages ou plus, dans lesquels ils trouvent en général les mêmes informations et des analyses similaires.

## Grands pays et petits pays pareils?

Chers amis Trappistes, j'ai eu la chance de connaître un tout petit pays en Europe; son nom est Luxembourg. Oui, comme le nom de famille de Rosa. Comme le pays est petit, il doit ruser pour tirer son épingle du jeu face aux grandes puissances. En même temps, il vit en symbiose avec les grands qui en profitent d'une certaine façon. Ainsi est-il libre de décréter des lois plus avantageuses que celles de ses voisins. Et c'est pour cette raison qu'il attire des sociétés transnationales qui veulent éviter au maximum de payer des taxes. Le Luxembourg propose des conditions tellement avantageuses pour les sociétés, au détriment évidemment des contribuables des autres pays, qu'il ne sait parfois plus si ses systèmes sont légaux ou non. Cet Etat a l'habitude de fermer les yeux sur les choses qui dérangent. Ainsi, il s'est produit dans ce Luxembourg, entre 1984 et 1986, une vingtaine d'attentats terroristes. Or, vous savez que jusqu'à ce jour, plus de 30 ans après, on en cherche toujours les responsables. Il sait également tirer avantage de ses prérogatives dans d'autres domaines. Ainsi, il a su





Photos: Michel Decker

profiter, en 1930, d'un monopole d'Etat et ensuite de l'attribution d'une concession de 25 ans, à une société privée, la Compagnie luxembourgeoise de radiodiffusion (CLR) qui deviendra, en 1966, la RTL, aujourd'hui une référence pour les fake news. Et il a également su se placer dans le domaine des satellites avec la société SES, une des plus grandes autour de la Terre.

Maintenant, ses dirigeants se remettent à rêver de l'espace en créant des cadres légaux, en vue d'une exploitation de l'espace interstellaire, une préparation de privatisation sans doute aussi légale que les accords fiscaux d'un M. Marius Kohl. C'est ce que soupçonne un groupe dynamique et intelligent de jeunes artistes du nom de Richtung22. Au début, et en toute modestie, le Luxembourg veut commencer avec l'exploitation d'astéroïdes. Mais quand on voit que les mêmes n'arrivent pas à faire la lumière dans une série d'attentats terroristes après 30 ans, on se demande quelle est leur valeur ajoutée dans des aventures de pointe comme celle-là. A moins que ce ne soit justement le talent d'empêcher la lumière de passer.

## Menace de fausses nouvelles

Mes chers Trappistes. Une nouvelle angoisse préoccupe actuellement les Terriens: la peur de ce que l'on appelait jadis des canards ou fausses informations, et ce qui porte maintenant le nom anglais de fake news. Donc maintenant, ce sont les fake news qui sèment la terreur et appellent à un contrôle beaucoup plus strict de la toile et des réseaux sociaux. Mais les responsables

politiques ne vont pas appeler cela censure, qui est un mot horrible. Des esprits lucides sur Terre pensent d'ailleurs que les puissants du moment sont de grands producteurs de fausses nouvelles eux-mêmes. Beaucoup de médias, sans doute par manque d'indépendance, ne cessent de présenter la Russie comme une puissance agressive et une menace pour le reste du monde. Sans faire remarquer que le budget militaire annuel de la Russie est de l'ordre de 60 milliards de dollars US et celui des USA de 600 milliards, donc 10 fois plus. Sans compter les budgets militaires des autres membres de l'OTAN ainsi que des amis des Américains sur la presqu'île arabique, comme l'Arabie saoudite dont le budget militaire seul dépasse celui de la Russie. C'est très surprenant que de telles fausses nouvelles passent sans réaction majeure sur cette planète.

Cela vous rappelle la période historique sur notre Trappist-1d, juste avant que les Trappistes ne se soient rendus compte que l'ancien système était conçu pour les exploiter au maximum et de les débiliser à cette fin. Une fois compris, les Trappistes n'ont plus pris au sérieux les mises en scènes d'élections tous les cinq ans et qui n'ont en rien amélioré la vie de la majorité. Les Trappistes s'en sont désintéressés et ont exigé, puis imposé un système subtil de sélection des responsables politiques, c. à d. des gestionnaires de la cité, par tirage au sort.

Ils ont poursuivi par une remise en état d'un système social en conformité avec la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme (+) suivi de l'introduction d'un salaire inconditionnel et universel. C'est

cette évolution que les Terriens doivent encore accomplir, malgré toutes les fausses nouvelles divulguées par leurs médias pour les maintenir dans leur apathie actuelle.

## Cadeau d'adieu de Vega

Le journaliste Vega est reparti sur sa planète pour se ressourcer. Il faut dire que les frasques des campagnes électorales dans des pays terriens comme les USA, la France, l'Allemagne, l'on largement éprouvé dans son esprit d'être évolué et sensible. Le conseil de Vega aux Terriens est de relire, d'Antoine de Saint-Exupéry, le très beau livre *Le petit prince*. Cela permettra de rester dans le monde merveilleux des planètes. On y trouve une constatation qui pourrait provenir de Trappist-1d: „On ne voit bien qu'avec le cœur.“ Les Trappistes l'ont compris avant les Terriens, d'où leur avance dans l'organisation d'une société humaine digne de ce nom.

\* le nom de TRAPPIST ne vient pas de la célèbre bière belge Trappiste, mais est une abréviation pour TRAnsiting Planets and Planetesimals Small Telescope. Le télescope est installé sur deux sites, l'un au Chili, l'autre au Maroc.

\*\* Cette pièce (Hörspiel) décrit deux communautés humaines dans un futur lointain, en 2255, établies, l'une sur la Terre, et l'autre sur Vénus, et la lutte féroce pour le pouvoir. Elle peut être écoutée à l'adresse suivante: [youtube.com/watch?v=\\_I3tKd0a640](https://www.youtube.com/watch?v=_I3tKd0a640)

+ la Déclaration de 1948 étant universelle, donc valable dans le système Trappist-1

Journalismus in der Krise

# Angriff der „unsozialen Medien“ auf die „Lügenpresse“

Jim Schumann

Es wird getreten, geschlagen, gepöbelt. Abnehmende gesellschaftliche Akzeptanz des Journalismus durch die zunehmenden gewalttätigen Übergriffe auf Journalisten, kein Tag, an dem Journalisten nicht Zigtausende von Hass-Mails erhalten – und all das in einer Zeit, in der die Arbeitsbedingungen für Journalisten immer prekärer werden – gesellschaftlich, politisch, aber auch ökonomisch.

Gegenwärtig befindet sich der Journalismus in der Krise. Der „Vierten Gewalt“ wird zwar, in Ländern mit verbrieftter Pressefreiheit, eine eminent wichtige Rolle für das Funktionieren der Demokratie (noch) nicht abgesprochen, sie steht aber zunehmend unter Druck. Die multiplen Bedrohungen des Journalismus stellen ein ganzes Berufsfeld in Frage und gefährden die öffentliche politische Kommunikation.

## Klassische Medien versus Sozialmedien

Die Gefährdungslage bei Demonstrationen und die Wahrnehmung von Journalisten als Provokateure erscheint als eine direkte Folge einer allgemeinen Vertrauenserosion gegenüber den Medien. Diejenigen, die mehr oder weniger offen das demokratische System in Frage stellen, haben offenbar ein Problem mit der massenmedial vermittelten Kommunikation, die nicht vollends in ihrem Sinne verläuft. Nichts steht so sehr dafür wie der inzwischen fast omnipräsente Begriff der „Lügenpresse“. Die historisch aus der Zeit des Nationalsozialismus übernommene Vokabel ist in Teilen der Bevölkerung längst wieder salonfähig geworden. Als Kampfbegriff wird sie gegen alles angeführt, was an subjektiver Unzufriedenheit gegen klassische Medien vorhanden ist. Dabei wird unterstellt, dass bestimmte Aspekte der Realität von den Medien ganz bewusst ausgeblendet werden.

Demgegenüber stehen die neuen „sozialen Medien“: In Internetgruppen, als digital verlängertem Stammtisch, tauschen sich zunehmend Gleichgesinnte aus, die nur noch das wahrnehmen, was sie mittels ihrer entsprechenden Filterblase bestätigt und befriedigt. Sie konzentrieren sich auf jede Art von Mitteilungen, die ihrem eigenen Weltbild entgegenkommen. Alles, was dem zu widersprechen scheint, wird reflexartig als Unwahrheit abgetan.



Dabei hatte das Internet ursprünglich durchaus Anlass zu Hoffnungen gegeben: Endlich könnten die Bürger sich von den Medien emanzipieren und am gesellschaftlichen Diskurs teilhaben, weil sie ohne Aufwand selbst ihre Meinung publizieren könnten. Der Schriftsteller Bertolt Brecht hatte schon in seiner Radiotheorie die Vision einer solchen umfassenden Teilhabemöglichkeit für alle Bürger entworfen und sie als gesellschaftliche Chance beschrieben.

Die Realität sieht aber etwas anders aus: Ein Großteil der Menschen zieht sich auf die Rolle des bloßen Konsumenten zurück, eine dauerhafte kommunikative Teilhabe scheint viele zu überfordern oder ist ihnen zu aufwendig.

## Die „sozialen Medien“ sind auf Polarisierung bedacht

Die Folge ist, dass besonders zugespitzte, schrille Töne in Stammtischmanier für die „Stimme des Volkes“ gehalten werden. Diese „Stimme des Volkes“ mausert sich zu einer „Fünften Gewalt“ im Staate, freilich ohne sich den Regeln der professionellen Presse zu unterwerfen. Der Kampf um Aufmerksamkeit zwischen „Vierter“ und „Fünfter“ Gewalt wird dabei zuweilen mit höchst unfairen Mitteln ausgetragen. Tatsächlich wird die einstige Hoffnung, dass mit Hilfe von Onlineforen die Debattenkultur inhaltlich beflügelt werden könne, inzwischen zurückhaltend beurteilt. Die sozialen Medien verkommen zu einer Plattform für die Organisation von Protesten und dienen mit affektiven Botschaften der Verbreitung von Emotionen.

Doch gerade unangemessene Zuspitzung, üble Gerüchte und effektive, bewusste Falschdarstellungen gewinnen ihr Publikum, wobei diese Ausführungen von vielen unreflektiert als medienvermittelt wahrgenommen werden. Der Schritt hin zur Abqualifizierung der klassischen Medien als „Lügenpresse“ ist da nicht mehr weit.

In diesem Sinne werden die internetbasierten „sozialen Medien“ zu wahrhaft „unsozia-

len Medien“, die inzwischen den redaktionellen Alltag der Journalisten überschatten. Die vermeintliche „Lügenpresse“ wird nicht nur körperlich angegriffen, sie muss sich auch der Schmähkritik aus dem Internet erwehren. Der Umgang mit „Shits-torms“ stellt dabei ein Neuland dar und markiert einen Meilenstein im Ringen um die Deutungshoheit im öffentlich-medialen Diskurs. Die Onlinemedien neigen zu Verkürzung und Polarisierung, weil sie dem Bedürfnis gerecht werden wollen, komplizierte Sachverhalte in Schwarz und Weiß einzuteilen.

## Das getrübe Verhältnis zur Politik

Für gediegene journalistische Arbeit werden erhebliche Ressourcen gebraucht, die die Gesellschaft heute aber kaum noch aufbringen will. Eine umfassende und seriöse Recherche lässt sich nicht in Sekunden erledigen. Die klassischen Medien tun sich daher auch keinen Gefallen, wenn sie immer mehr ungeprüfte Agenturmeldungen vorschnell veröffentlichen. Ein solches Verhalten befördert nur die Erosion des Vertrauens bei einem Publikum, das immer weniger bereit ist für journalistische Inhalte und Produkte zu bezahlen. Die Haltung, dass im Internet ja ohnehin alles gratis zu haben ist und damit das subjektive Informationsrepertoire hinreichend bedient wird, ist weit verbreitet.

Immerhin ist nun endlich auch in der Politik angekommen, dass es im Bereich der politisch-gesellschaftlichen Kommunikation eine gefährliche Schieflage gibt. „Angriffe auf die Pressefreiheit sind zugleich



ein Angriff auf die Demokratie“, lautet jetzt der Diskurs. Dieser darf jedoch jene bedrohlichen Aspekte nicht vernachlässigen, die die Politik selbst direkt zu verantworten hat.

So gibt es z. B. für „Whistleblowers“, die Medien über Missstände in Unternehmen und Behörden informieren, bis heute keine internationalen Standards. Ganz im Gegenteil (siehe LuxLeaks): Wer Medienvertretern solche „Geheimnisse“ verrät, muss derzeit mit strafrechtlichen Folgen rechnen. Selbst die Verfolgung von Journalisten ist in diesem Zusammenhang nicht tabu. Missliebige Veröffentlichungen sollen auf diese Weise be- oder verhindert werden, Journalisten wie Informanten werden eingeschüchtert. Kurzum: Das Vertrauen staatlicher und parlamentarischer Institutionen in die Medien erscheint derzeit, trotz aller Lippenbekenntnisse, zumindest als angekratzt.

Auf anderen Ebenen findet die Beeinflussung oder gar Beeinträchtigung der Medienarbeit weit subtiler statt: wenn beispielsweise Pressestellen die Inaugenscheinnahme durch Journalisten einschränken und auf eine gelenkte Kommunikation setzen (eine häufig angewandte Praxis auf europäischer Ebene).

## Information als Beiprodukt sozialer Gefühlsmedien

Mit den sozialen Medien schält sich eine neue Qualität heraus. Es gab sie natürlich schon zuvor, aber nun quillt sie jeden Tag ans Licht. In den letzten 20 Jahren wurde man nicht müde darauf hinzuweisen, dass die Anonymität der Schlüssel sei zu dem rauen Umgangston im Netz. Die Realität widerlegt diese Erkenntnis: Hasskommentare und andere Unfassbarkeiten werden verstörend oft unter Klarnamen verbreitet.

Die bürgerliche Öffentlichkeit im ausgehenden 20. Jahrhundert war geprägt von einem bürgerlichen Wert: Mäßigung. Die neue, digital, sozialvernetzte Öffentlichkeit setzt auf Extremismus und Ausschluss. Der „Lügenpresse“-Schreier möchte nicht nur seine Interpretation der Realität abgebildet sehen, sondern ausschließlich seine.

Es ist kein Zufall, dass eines der wichtigsten und meistweitverbreiteten medialen Genres des 21. Jahrhunderts die sogenannten „Fake News“ sind. Das hängt nicht nur mit der Qualität und dem schwindenden Ethos der

Nachrichtenmedien zusammen, sondern auch mit dem Abschied von der medialen Mäßigung. Was so mancher über die Welt weiss, weiss er aus einem kleinen Bildschirm, der ihm sozial, redaktionell und algorithmisch aufbereitete Informationen präsentiert, dabei Zugespitztes und Radikales tendenziell bevorzugt. Die sozialen Medien sind gefühlsgetrieben. Hauptzweck ist Emotion, Information kommt erst lange danach – es heißt nicht umsonst „Like“ statt „Know“.

Die öffentliche Sphäre des Gefühls, die die sozialen Medien abbilden, funktioniert demnach fundamental anders als die massenmediale Sphäre. Das Prinzip Demokratie ist implizit aufgebaut auf der Annahme, dass sich die meisten Leute einigermaßen rational verhalten. Dass sie abwägen, überlegen, nachdenken. Und dann kommt ein soziales Medium, mit dem man in die Köpfe schauen kann... und lässt einen daran zweifeln und verzweifeln.

## Von der sozialen Selbstvergewisserung zur physischen Gewalt

Und mit jeder neuen, in sozialen Medien gemachten Aussage, die etwas monströser daherkommt, aber immer noch 100 „Likes“ bekommt, verschiebt sich die Grenze des öffentlich Sagbaren in der Gesellschaft weiter in Richtung Monstrosität. Und alle „Like“-nden bekommen das unmittelbar mit. Daraus ergibt sich der Verstärkungseffekt: soziale Selbstvergewisserung – bin ich mit dieser Äußerung noch akzeptierter Teil einer Gemeinschaft und der Gesellschaft? Diese soziale Selbstvergewisserung wirkt besonders stark, wenn sie schreien kann:

„Dagegen!“ – „Wir gehören zusammen und müssen uns wehren, weil wir und unsere gemeinsamen Werte angegriffen werden!“ Das ist die hochemotionale Erzählung, die hinter den rechten und extremrechten Gruppierungen im Netz steht und so gut funktioniert.

Zu diesen Gruppierungen gehören auch Leute, die durchaus noch in moralischen Maßstäben denken. Um sie definitiv einzubinden, beschwört man eine Atmosphäre der Notwehr – denn Notwehr ist nicht nur die einzige gesellschaftlich akzeptierte Form der physischen Gewalt, sondern sie ist die beginnende Legitimierung von Gewalt gegen Menschen. Um es nach dem französischen Soziologen Bourdieu zu sagen: Worte üben „eine typisch magische Macht aus: sie machen sehen, sie machen glauben, sie machen handeln“.

Fazit: es scheint wieder möglich – eine politische Bewegung in Europa von maßgeblicher Größe und Wirkung, die den Furor des Extremismus mit der Institutionalisierung des Mobs verbindet. Die klassischen Medien müssen höllisch aufpassen, dass ihnen nicht die Instrumente der Aufklärung entrissen werden, umgedeutet werden und mit aller Radikalität menschenfeindliche Ideologien vorangetrieben werden. Schon morgen könnten Extremrechte ihren Anteil an der demokratischen Gestaltung unserer Demokratien einfordern.

Wie wenig garantiert aber die gesellschaftliche Unabhängigkeit der journalistischen Tätigkeit ist, zeigt der Blick auf die aktuellen Repressionen in Polen, Ungarn und der Türkei. Nur ein Journalismus, der derartige Entwicklungen ausschließt und sich einer wahrheitsgetreuen Berichterstattung verschreibt, ist es wert, durch die Pressefreiheit geschützt zu werden.

Tatsächlich üben  
Worte eine typisch  
magische Macht aus:  
sie machen sehen, sie  
machen glauben, sie  
machen handeln.

Pierre Bourdieu



Chroniques parisiennes

## Quand la presse s'en mêle

Clotilde Escalle

Nous n'avons plus vraiment l'habitude d'une presse d'opinion, du moins en France. Chaque journal y va certes de son étiquette politique, de son commentaire, mais on ne compte plus vraiment de ces journalistes engagés qui iraient au bout du monde pour dénicher une information digne de ce nom – sauf Le Canard enchaîné qui en palmipède courageux et rusé nous offre de bons éclats de rire en même temps qu'une certaine consternation et sidération par ses articles, par leur véracité dont on lui sait gré. Nous sommes plutôt habitués à une neutralité que certains pourraient qualifier d'impartiale.

Le débat a plutôt lieu en ce moment entre politiciens, lors de cette fameuse période électorale française que le monde nous envie. Mais oui, vous nous enviez, pour notre beau feuilleton, digne des plus grandes séries télévisées américaines, avec nos candidats si faiblement présents en termes de pourcentage, et avec l'extrême-droite qui pointe son nez. Plus vraiment de débat, sauf cette peur panique que l'extrême-droite, de plus en plus visible, passe.

Hier j'ai assisté à quelque chose d'assez étrange, dans la dérive populiste qui nous habite désormais. Les médias télévisuels ouvrent leurs lucarnes au bon peuple, parfois avec une certaine fraîcheur, ce bon peuple qui déposera bientôt son bulletin dans l'urne. Tout est prétexte au spectacle

et les politiciens, hélas, se sont engouffrés dans la brèche. Cela se passait donc à la télévision, dans le décor d'une salle de classe, avec des enfants âgés de huit à dix ans sagement assis à leurs tables. Les candidats à la présidentielle s'y présentaient, l'un après l'autre, pour répondre à des questions parfois impertinentes, en tout cas jamais assez naïves pour provenir uniquement de la bouche de ces petits. Et les hommes politiques, debout devant cette assemblée, s'efforçaient de convaincre – quel malheur, ce désir de convaincre – et le spectateur un peu plus avisé tentait de voir surtout le rapport qu'entretenaient ces hommes à l'enfance, comment ils la traitaient, avec l'arrogance du savoir ou avec paternalisme ou de façon naturelle et décontractée – car comment parler à un enfant, sinon sincèrement?

Je ne dirai pas, par souci de neutralité bienveillante – oui, moi aussi, je peux être neutre et bienveillante – qui a eu l'air le plus ridicule, le moins attentif aux enfants, le plus engoncé dans son programme électoral comme on réciterait par cœur sa leçon, une leçon déjà usée par les répétitions.

### Rapidité du commentaire et force de l'image

Mais qui regarde encore ce genre d'émissions? Sûrement pas les jeunes gens, qui se précipitent sur les réseaux sociaux où, avec un peu de bonheur, on trouvera posté tel

ou tel article de journal, un article pertinent, comme une référence. Il s'agit alors de cas heureux – car en plus des thèses complotistes et des paranoïas de tout genre, sans oublier les extra-terrestres, le net peut être une vaste poubelle, avec ses fakes qui se répandent comme une gangrène de la pensée. Ainsi pourquoi a-t-on soudain baptisé, lors des primaires, Alain Juppé „Ali Juppé“ si ce n'est

pas pour le discréditer aux yeux de certains, dans cette Europe qui se referme peu à peu. La vigilance se perd au profit de la rapidité du commentaire et de la force de l'image. Les hommes politiques le savent, les plus jeunes surtout, qui offrent leur meilleur profil – Macron le premier. Sans que l'on sache vraiment de quoi tout cela est fait. On dit que les jeunes vont voter massivement pour Macron. Et les plus vieux, les parents ont l'air fier de leurs rejetons, comme si le monde se remettait soudain en marche et que, enfin, la jeunesse s'intéressait à autre chose qu'à la consommation. Est-ce seulement vrai?

Dans ce cas-là, revenir aux vieilles valeurs de la presse écrite et louer Le Canard enchaîné, qui reste libre et embusqué – dénichant des informations louables, nécessaires au bon fonctionnement de la démocratie. Beaucoup disent en ce moment qu'on lynche Fillon, que Le Canard enchaîné exagère, qu'il n'est pas le seul, mais le plus idiot (François Fillon) pour s'être laissé prendre la main dans le sac. Quelle ambiance délétère et comment penser ainsi? Comme si le Président était au-dessus des autres et appartenait davantage à la monarchie qu'à la démocratie. En cela, étrange paradoxe, François Hollande a failli. En se présentant comme un président normal. Or le Président de la République ne sera jamais un homme normal, et les images de lui avec son casque de moto lors d'un rendez-vous galant l'ont ridiculisé et ont amoindri sa tâche. Oui, voilà le paradoxe: le désir d'un homme irréprochable, honnête, un peu comme vous et moi, un désir utopique et assez naïf, et celui d'un homme qui se tiendrait à distance, au-dessus de la mêlée – et qui ne piquerait pas dans la caisse.

Force est de voir que, malgré le rôle des médias, comme si la parole donnée n'avait plus d'importance, le candidat Fillon se maintient, même mis en examen. Ce qui donne aux articles, aux commentaires, aux réseaux sociaux, une drôle d'image d'une parole partie en lambeaux. Une parole qui, d'une façon ou d'une autre, se défait, une parole misérable, jamais tenue, du vent. Et cette rumeur nous assourdit. Autre chose, d'assez fâcheux, il n'y a plus d'intellectuels auxquels se référer, tout va trop vite, nous n'avons pas le temps de les écouter, en cette période où les avis des uns et des autres se valent les uns les autres.

Depuis cette démocratie en train de se défaire, les électeurs peuvent redonner voix à cette formidable invention qu'est la démocratie. Sans tourner en rond – démocratie, avons-nous dit...



Disparités, peinture d'Alain Blondel (c) DR



Reflections on/against the Present

## Coil Metaphysics

Fabienne Collignon

The walls curve, coil, perhaps, around a central core; we're unclear as to the layout of the structure we've entered: if coiled, laid up in concentric rings, one ring within another, the path we tread might contract as we advance inwards, towards a suspected heart. Two people could pass each other, still, at this point, but, if we encountered anyone further along, we'd have to file forwards, or stop to let others proceed.

It turns out that we don't meet anyone; we only hear other passengers from somewhere else inside: the sound returns to us, dimly—there's so much space for it to traverse. We're in a white hall, not luminous, like in Stanley Kubrick's 2001: A Space Odyssey (1968), but dull, a uniform obtuseness of white wall and white light: unmoving, as if eternal. In its interior, in weather-proof steel, a tall, thin, structure of sheet metal which we enter, alone. We set out across the passage, bordered on each side by high ramparts, like clefts in a ravine: we can't see far, a curvature is already up ahead, and can't guess the diameter of the object we find ourselves in. We feel on edge, I keep thinking of a labyrinth, which we might not get out of, not freezing to death—the temperature is ambient, pleasant—but dying of thirst (we'll be desiccated ghosts, rustling along these corridors; our skin and touch dry, our movements barely audible, unceasing, dry comings and goings that do not break the stillness). This observation concludes our first survey report.

We have nothing to remark upon, for our second survey report, other than the subject of the curvature of this space: the winding passages are disorienting, and we wonder whether we have passed the same points twice. There's nothing to do but move on—that's what the space is designed to do, to move us on, to circulate us: this is a space of transit, which does not allow loitering, or rest. The terrain is undifferentiated; our sense of direction fails us: we are unable to cognitively map the space we're in. I keep thinking of W.H. Auden's long poem *The Age of Anxiety*, published in 1947, in which he writes of the 'spirit of the escalator' which, though clearly a reference to what the French call *'l'esprit de l'escalier'*—to think of the perfect response too late, on your way out—also harbours the sense of being carried on, automatically, on an endless chain, without, in fact against, any effort of the will.



It might well be that the structure we find ourselves in is a planet, or has become planetary: whatever its dimensions were, at the start of our journey, it seems to have expanded, perhaps expands exponentially each time someone undertakes a journey into it. Its name, NJ-2, certainly sounds planetoid, though it might be a moon, but growing, a facility of curvilinear infinity. Maybe we wish it to be infinite.

These survey reports on NJ-2, a vast installation by the American minimalist artist Richard Serra, cite J.G. Ballard's extraordinary short story 'Report on an unidentified Space Station' (1982), organised like entries in a log; each entry ends with the estimated diameter of the uninhabited space station growing in circumference. The station, like Serra's sculpture, is a space of uncanny dimensions, making its travellers obedient to its laws; in Ballard's story, the narrator has 'accepted the limitless size of the station', that it encompasses our entire solar system, which lies inside it: '[t]he station is coeval with the cosmos, and constitutes the cosmos'. 15 million light years in diameter, the station is that which sustains the travellers/us, though it seems, at first, inimical to inhabitation; the latter remains

always non-sedentary, 'nomadological', to gesture towards Gilles Deleuze and Félix Guattari's work, an existence defined exclusively in terms of movement, a duty or imperative to keep advancing, or, as it were, to turn back on ourselves: there's nowhere else to go, or be. Ballard's story ends with an admission of faith—'we have begun to worship the station'; the station is some form of god, an organising principle here rendered as exterior, as empty passenger decks, concourses, terraces: god as transit space. Once outside NJ-2 (there is no outside to Ballard's station), I feel a sense of relief, though the white hall, the exhibition space in Gagosian Gallery, London, is by no means any less unsettling (the term includes the meaning 'to clear of settlers'). Unlike the sculpture which we've just emerged from, the hall appears to us like a space of eternal waiting, offering no shelter—it does not 'house' us, but suspends lives in an unvarying light. Weeks later—there might be no outside, after all—the passage through NJ-2's coiled interior continues to surprise me in its persistence in my memory, as if it were a figure I came across suddenly, by turning a corner, and which I couldn't possibly see coming.

Fünf Fragen an den Verein „Freed um Liesen“

## „Ich glaube, dass das Buch auch weiterhin eine Zukunft hat“

**kulturissimo: Sie sind Präsidentin des Vereins „Freed um Liesen“. Könnten Sie uns die Aktivitäten, Ziele und Struktur des Vereins kurz beschreiben?**

Claudia Schneider-Schoo: Im Herbst 1996 gründeten einige Lesefreunde – beraten von der Stiftung Lesen – die Vereinigung „Initiativ Freed um Liesen-Initiative Plaisir de lire“. Unser Ziel, damals wie heute: Freude am Lesen wecken und fördern, besonders bei Kindern und Jugendlichen, aber auch bei den Erwachsenen.

Wir sind etwa ein gutes Dutzend Freiwillige. Dazu noch eine Sekretärin, die für eine bestimmte Anzahl Stunden angestellt ist, was nicht ausreicht, aber aus finanziellen Gründen nicht zu ändern ist.

Wir veranstalten Vorträge und Seminare, Gespräche und Diskussionsrunden, geben Einführungen in die Technik des Vorlesens und beraten unter anderem bei der Veranstaltung von Lesenächten. Wir sind in Crèches, Bibliotheken, Schulen und Altersheime gegangen, um dort vorzulesen.

Wir empfehlen geeignete Kinder- und Jugendbücher für die unterschiedlichen Lesalter, sowohl zweimal im Monat im Ra-

dio 100,7 als auch auf unserer Homepage [www.freed-um-liesen.lu](http://www.freed-um-liesen.lu), um Eltern, Bibliothekaren, Lehrern und Erziehern eine Orientierungshilfe bei der Auswahl guter Bücher zu bieten.

Im Laufe der Zeit haben sich verschiedene Projekte herausgeschält, die wir mit Erfolg von Jahr zu Jahr weiterführen.

Seit inzwischen 16 Jahren organisieren wir mit Unterstützung durch das Erziehungsministerium das Lesespiel TOP 5, an dem in diesem Jahr ca. 1.600 Kinder des 4. Schuljahrs teilnehmen: aus einer Liste von Büchern luxemburgischer, deutscher und französischer Autoren wählen die Klassen ein Lieblingsbuch aus und begründen ihre Wahl durch Kommentare, Bastelarbeiten, Bilder und Zeichnungen. Als Dank luden wir bisher alle Klassen, die mitgemacht hatten, zu einer Theater-Aufführung des Wuppertaler Kinder- und Jugendtheaters und zur Ausstellung der Bastelarbeiten ein. Aus finanziellen Gründen müssen wir uns seit diesem Jahr leider eine andere, weniger kostspielige „Belohnung“ einfallen lassen.

Seit 2001 haben wir mit dem Centre National de Littérature in Mersch die KIBUM, die jährliche Wanderausstellung deut-

schesprachiger Kinder- und Jugendbücher, als einziger Auslandsstation gezeigt. In den letzten drei Jahren wurden auch Kinder- und Jugendbücher von luxemburgischen Autoren aus dem jeweils letzten Jahr ausgestellt. Ab nächstem Jahr wird die KIBUM durch ähnliche Aktivitäten abgelöst werden.

„Lisons en Français“ ist ein Projekt, das uns von Lehrern nahegebracht wurde, die uns darauf aufmerksam machten, dass in Frankreich erscheinende Kinderbücher für die Schüler des luxemburgischen 5. Schuljahres zu kompliziert seien. Wir haben dann – mit Unterstützung durch das Erziehungsministerium – zu einem Autoren-Wettbewerb aufgerufen, um spannende, aber den Kenntnissen der Schüler angepasste Texte zu erhalten. Seitdem haben wir drei Bücher veröffentlichen können, die vom Ministerium an alle Fünftklässler verteilt wurden.

Weitere Aktivitäten finden in Zusammenarbeit mit Cité Bibliothek und Erwerbsbildung statt.

Im Radio 100,7 stellen wir alle zwei Wochen Bücher vor. Im Dezember 2016 haben wir unseren 4. Literarischen Advents-

kalender im Radio vorgestellt. Dabei wird an jedem Tag im Advent ein luxemburgisches, deutsches oder französisches Kinderbuch empfohlen, das dann verlost wird.

Auf unserer Internetseite besprechen wir jeden Monat ein Kinder- und Jugendbuch, das „Buch vom Mount“, wir haben ein reichhaltiges Archiv aufgebaut und stellen auf Facebook uns und unsere Projekte vor. Ich finde, wir haben schon sehr viel getan, um die Freude am Lesen zu vermitteln und anzuspornen, dies dank des unentgeltlichen Einsatzes aller unserer Mitglieder. Gerne würden wir noch mehr von unseren Ideen umsetzen, wie zum Beispiel eine bessere Homepage, Seminare, mehr Zusammenarbeit mit Maisons Relais und Sekundarschulen, mehr Informationen an Bibliothekare und Lehrer über mögliche Aktivitäten mit ausländischen Autoren, Ausarbeitung von Lesespielen, aber leider reichen unsere Mittel dafür nicht, da unsere Zuwendungen von den Ministerien gekürzt, bzw. ganz gekündigt wurden.





**k.:** Der Verein veröffentlicht jedes Jahr eine Sammlung luxemburgischer Literatur in drei Sprachen (LU, DE, FR): „E Buch am Zuch“. Wie funktioniert diese Aktion? Wie wählen Sie die Texte aus, die darin erscheinen? Wie kommt die Sammlung beim Publikum an?

Cl. S.-S.: Mit der Unterstützung der Chemins de Fer Luxembourgais und in Zusammenarbeit mit dem Centre National de Littérature verteilen wir seit nunmehr 19 Jahren am UNESCO Welttag des Buches das „Buch am Zuch“ gratis an Bahnreisende. Im Laufe der Jahre haben wir dabei mehr als 250 Autoren vorgestellt. Eine Arbeitsgruppe aus Mitgliedern unserer Initiative, dem CNL und Freunden setzt sich zusammen und sucht Texte zu einem bestimmten Thema aus Werken von luxemburgischen oder in Luxemburg lebenden und veröffentlichten Autoren heraus. Das Thema wird in Absprache mit dem CNL von unserem Verwaltungsrat festgelegt. Die Arbeitsgruppe entscheidet dann, welche Textauszüge in die Anthologie „Buch am Zuch“ aufgenommen werden.

Wir finden, dass dieses Buch sehr gut beim Publikum ankommt, jedes Jahr erwarten uns bei unserer Ankunft im Bahnhof schon vor Beginn der Verteilung eine Gruppe von treuen Sammlern, die uns zum Teil verraten, dass sie alle bisher erschienenen Bücher haben. Außerdem werden wir von Lehrern und Mitarbeitern von Altersheimen häufig um Exemplare gebeten.

Dieses Jahr werden wir die Bücher auf dem Bahnhof in Luxemburg am 24. April von 16-18.30 Uhr verteilen. In den Bahnhöfen Bettemburg, Ettelbrück, Mersch und Wasserbillig findet die Verteilung schon morgens um 7 Uhr statt.

**k.:** Dieses Jahr lautet das Thema des „Buch am Zuch“: „Die Medien“. Gibt es dafür einen besonderen Grund?

Cl. S.-S.: Wir haben uns dieses Jahr für das Thema Medien entschieden, weil diesem Thema eine wachsende Aktualität zukommt. Im Laufe des letzten Jahres haben wir gesehen, in welchem Maße die Medien Politik und Wirtschaft beeinflussen können, wie stark die öffentliche Meinung von Medien abhängig ist und wie wichtig alle



Arten von Medien für den Einzelnen geworden sind. Das spiegelt sich auch in den einzelnen Kapiteln unserer Anthologie „Buch am Zuch“ wieder.

**k.:** Man hört überall, dass junge Leute heutzutage nicht mehr lesen. Andererseits freut man sich über eine Fülle von jungen literarischen Talenten. Ein Paradox?

Cl. S.-S.: Ich glaube, dass diese Klage vieler Menschen übertrieben ist. Junge Leute lesen nicht weniger als früher, sie lesen allerdings häufig anders, weil e-book, Internet, soziale Medien und gratis Zeitungen das Angebot verändert haben. Wir haben die Erfahrung gemacht, dass viele Kinder und Jugendliche ans Lesen herangeführt werden können oder von sich aus neugierig auf Bücher und die in ihnen enthaltenen neuen Ideen sind.

Auf Buchmessen ist nicht nur die Fülle neuer Kinder- und Jugendbücher – in Frankfurt waren es im letzten Jahr 8000 neue Bücher – ein Beweis dafür, sondern auch die große Anzahl von Kindern und Jugendlichen, die dorthin kommen und in den Auslagen stöbern. Die vielen neuen literarischen Talente sind ja auch junge Leute, die über das Lesen zum Schreiben gekommen sind. Also doch kein Paradox.

**k.:** Wie sieht Ihrer Meinung nach die Zukunft des Lesens und des Buches aus?

Cl. S.-S.: Meiner Meinung nach wird auch in Zukunft viel gelesen werden, die Zahl der Bücher, die jedes Jahr neu auf den Markt kommt, zeigt ja auch, dass es eine immer noch große Nachfrage gibt. Die Form des Lesens wird sich vielleicht verändern, auch heute schon lesen viele Menschen auf Tablets, Lesegeräten oder Handys, aber das Wichtigste ist doch, dass gelesen wird, unabhängig vom Textträger. Lesen ist und bleibt ein wichtiger Faktor, um die Welt, die Politik, die Menschen, die Veränderungen um uns herum zu verstehen. Es vergeht doch kein Tag, an dem man nicht irgendetwas liest. Darum mache ich mir um die Zukunft des Lesens keine Gedanken. Das Buch als solches ist auch schon oft totgesagt worden, Angebot und Nachfrage sind aber nicht weniger geworden. Es ist für viele Leser ein anderes Gefühl, ob man ein Buch in der Hand hält, den Geruch der Seiten atmet, Anmerkungen an den Rand schreibt, eventuell zurückblättern kann, Seiten überspringt, wenn es zu spannend oder langweilig ist, oder ob man seinen Text von einem Bildschirm liest. Ich glaube, dass das Buch auch weiterhin eine Zukunft hat.

Langue et identité

## L'écrivaine entre les maux des tabous et les mots de la raison (II)

Aicha Bouabaci

Parlant de la littérature algérienne, Jean Dejeux écrivait que le problème fondamental est bien celui du rapport de l'écrivain à sa société et que „une littérature qui serait discours sophistiqué ou récit folklorique terne et plat, en dehors des vraies réalités humaines, ne peut être une littérature algérienne répondant à l'attente des publics.“ Et pourtant beaucoup de livres se font de cette façon et se vendent avec succès.

J'ai retenu avec intérêt les propos de l'écrivain autrichien Peter Handke, qui regrette l'existence de „livres fantômes“, ces livres d'aujourd'hui dont il lui semble reconnaître les phrases, le rythme, cette manière de regarder, pour avoir déjà lu, déjà noté (ça) chez les grands classiques. Il estime qu'il y a de plus en plus de livres qui font semblant d'être des livres et il s'étonne „qu'on ne voie pas que c'est la littérature“; et il ajoute avec raison, semble-t-il, „ça fait peur“. Moi aussi, cela me fait peur cet exercice d'imposture auquel s'adonnent certains écri-

vains, cette avalanche de clichés pour arracher l'intérêt et souvent le succès, les lecteurs ne prenant pas la peine, souvent, de vérifier, certains que cette littérature répond à ce qu'ils attendent eux-mêmes.

Quant à moi, sujet écrivain, à la parole insistante, aux silences toujours éloquentes, jamais inconsistants, j'ai écrit à l'ombre de mon authenticité profonde. Pleine de ma société dont je subis les contradictions et dont je partage la rigueur de la réalité, j'écris mes cris... de révolte et d'espoir; ceux-là même qui sont perçus par ceux qui

ont envie de lancer les mêmes cris mais ne le peuvent pas, emprisonnés comme moi dans le silence de ma nuit linguale.

Assia Djebar parle du destin des femmes (arabes comme elle, comme moi) qui n'avaient pas pu s'exprimer; c'est ce qu'elle a appelé „le silence des femmes arabes“ et elle dit avoir compris que c'est ce silence d'impuissance qui était sa seule arme; c'est cet héritage d'un silence qui l'incite à continuer d'écrire „pour toutes ces ombres de femmes qui n'ont pas pu parler.“

Ce silence des femmes arabes m'habite aussi, moi, native des Hauts-Plateaux de l'Ouest algérien, élevée dans une famille citadine, conventionnelle et ouverte à la fois. Ni refoulée, ni brimée par mes proches - bien au contraire! Je baignais dans cette pudeur omniprésente léguée à la femme; j'ai toujours parlé bas - cela convenait, du reste, parfaitement à mon tempérament de „si-



Assia Djebar



lencieux“ -, usé d'un vocabulaire châtié, élégance qui me plaisait bien, et pénétré discrètement dans le cercle de l'autre, de tous les autres symbolisant le patriarcat.

Cette démarche calfeutrée, mais non hypocrite s'agissant de mon expérience personnelle, s'est transposée automatiquement dans l'étape de l'écriture. Ecriture recouverte du halo des amours pudiques des personnages; relation de l'amour juste platonique qui se devine sous la caresse furtive de mots, concepts et expressions hautement neutres. Puis s'est réalisé le passage au moment où se sont traduits dans l'écriture, en termes plus „physiques“, l'attirance ou la simple cohabitation de deux êtres de sexes différents; l'anathème proféré par les autres, quelquefois agrémenté de points de suspension. Combien alors les concepts se rapprochant de sexualité, s'acharnaient à exécuter une danse menaçante autour de ma plume féminine et juvénile! Mes audaces finiraient-elles par sortir de ce combat? C'était ma propre censure. La raison sociale voulait, en effet, que j'écrive et décrive en mots, en images feutrées dans l'atmosphère voilée des rapports sociaux régis par le patriarcat.

Mais ma raison à moi, que me commandait-elle? Que je dise, que j'écrive au rythme de mon émotion, avec les couleurs de mon imagination, et selon aussi mon sens, exacerbé, de la vérité et de l'authenticité. Aujourd'hui, je peux parler d'amour dit, sans équivoque, ou d'amour physique, sans trop m'inquiéter des conventions, mais toujours à ma façon...Ma pudeur naturelle dans ma liberté discrète.

Je dois mener en somme, un combat permanent, organiser une résistance double: entre le désir d'être moi-même dans mon écriture - comme dans mes actes -, et celui de ne pas céder aux conventions: celles qui occultent l'amour, la vie ou celles qui l'expriment avec fracas. Ce que je voudrais exprimer rejoint l'affirmation d'Assia Djebar: „Je m'aperçois qu'écrire ne peut aller que dans le sens d'une résistance contre les mouvements de régression; contre ces mouvements d'amputation.“

Je voudrais évoquer certaines amputations. Amputation relative aux „mots interdits“ par une minorité qui vient de frapper le romancier Yasutaka Tsutsui qui annonce qu'il arrêterait d'écrire .

„J'estime, a-t-il dit, que si un écrivain ne peut plus être iconoclaste, provocateur ou simplement libre de choisir les expressions qui répondent à sa pensée, il ne peut plus assumer son rôle social.“ Au Japon, les „expressions inadéquates“ (futekisetu hyogen) sont traquées. Pour ne pas être censurés, journalistes et écrivains sont invités à se référer à des lexiques de l'Enfer des mots, vendus en librairie. Le juriste Yasuhiro Okudaira, s'inquiétant de „cette atteinte évidente à la liberté d'expression“, estime qu'en rayant certaines expressions du vocabulaire, on crée des tabous, des sanctuaires

du non dit... Il poursuit en référence au conformisme qui se vit au Japon: „Nous nous enfonçons dans la médiocratie de masse, sous une harmonie de surface, les problèmes sont éludés. Cette atrophie au débat risque de conduire à un naufrage intellectuel par un tarissement de l'imagination comme de la réflexion critique.“

Ce retour à un „temps de la ténèbre“ inquiète davantage les écrivains arabes confrontés au fanatisme et aux mouvements intégristes qui „ne nous donnent pas la liberté de choisir. On se surprend à pratiquer l'autocensure. On s'interdit d'évoquer certains sujets...“

Les écrivains arabes réunis à Carthage rappellent que la grandeur de la civilisation islamique s'est construite sur la pluralité, le métissage, l'interrogation, la quête, l'échange, les valeurs mêmes qui justifient l'universalité et barrent le chemin à la censure, à toutes les censures.

Cela me ramène au problème de la langue. Pour ma part, je ne me sens l'objet ou la victime d'aucune imputation, d'aucun écartèlement. Comme le dit l'écrivaine Hélé Béji, „sans le savoir, j'ai échappé à ce drame.“ Comme elle, je dirai que „le hasard de ma naissance a fait que je suis née“ dans un quartier mixte et dans une atmosphère mixte, en Algérie, durant la colonisation française. Ma langue maternelle était l'arabe et le français; ma langue de lecture était le français; je parlais et je lisais le français avant d'entrer à l'école - un cours d'initiation était réservé aux seuls petits musulmans censés ne pas parler du tout français - grâce à ce jeune frère qui me nourrissait donc de tant de livres. Hélé Béji questionne à propos des langues: „Quelle est ma patrie? La terre est-elle une patrie plus réelle que la langue?“

Pour Mahmoud Darwich, „la terre se transmet comme la langue.“ Pour moi, cette terre algérienne et tout ce qui s'y rattache, cette langue arabe parlée par mes parents, par tous ceux qui m'entouraient, par mon peuple, sont ma patrie.

Je ne pourrais jamais me défaire de cette langue aux sonorités chaleureuses qui ont nourri toute mon enfance, aux mots à la saveur particulière, toujours présents même quand je ne les dis pas. Quant à l'arabe savant comme dit Assia Djebar, je l'ai étudié au collège délibérément, quand j'ai dû choisir entre deux langues étrangères, l'arabe et l'anglais. La guerre de libération nationale forgeait notre quotidien, à ce moment-là et l'ensemble des jeunes Français-musulmans de la classe avait opté, sans concertation, pour l'étude de la langue arabe. C'était la contribution au combat de nos aînés; la certification juvénile de notre identité. J'ai ensuite poursuivi l'étude de cette langue écrite à l'université; mais cette fois, l'enseignement était évidemment en arabe avec une terminologie pour les règles en arabe.

Poète, je ne pouvais qu'aimer cette lan-



Hélé Béji

gue porteuse de si belles visions et d'une musique si noble. Si je n'ai pas écrit de poésie en arabe, j'aime tant à la déclamer! Et si je devais en dire qui soit de moi, et si je devais en écrire, je crois que je le ferais dans ma langue parlée, celle que je porte en moi, symbole d'un double héritage, car mon grand-père maternel, que je n'ai pas eu la chance de connaître, créait du „Chi'r e Malhoun.“

Ma mère m'a révélé, en même temps que ma langue, mon ascendance et la musique qu'elle véhiculait. Je vis et je dis l'arabe et j'écris donc en français, parce que c'est une langue qui m'accompagne dans l'écriture de mon monde intérieur depuis si longtemps! Je l'ai aiguisée et adaptée à mon cheminement d'intellectuelle; cette exploration profonde et méticuleuse de la psychologie de l'autre, de la société dans laquelle j'évolue, de l'Humanité dont je reçois les multiples effluves, pour construire des explications et des théories en réponse à mes propres questionnements. Alia Tabai à laquelle j'ai fait référence, dans son très beau et très profond texte, „Parler dans l'arabe“, se sait et se dit „dangereuse parce que augmentée par une langue étrangère“, (le français).

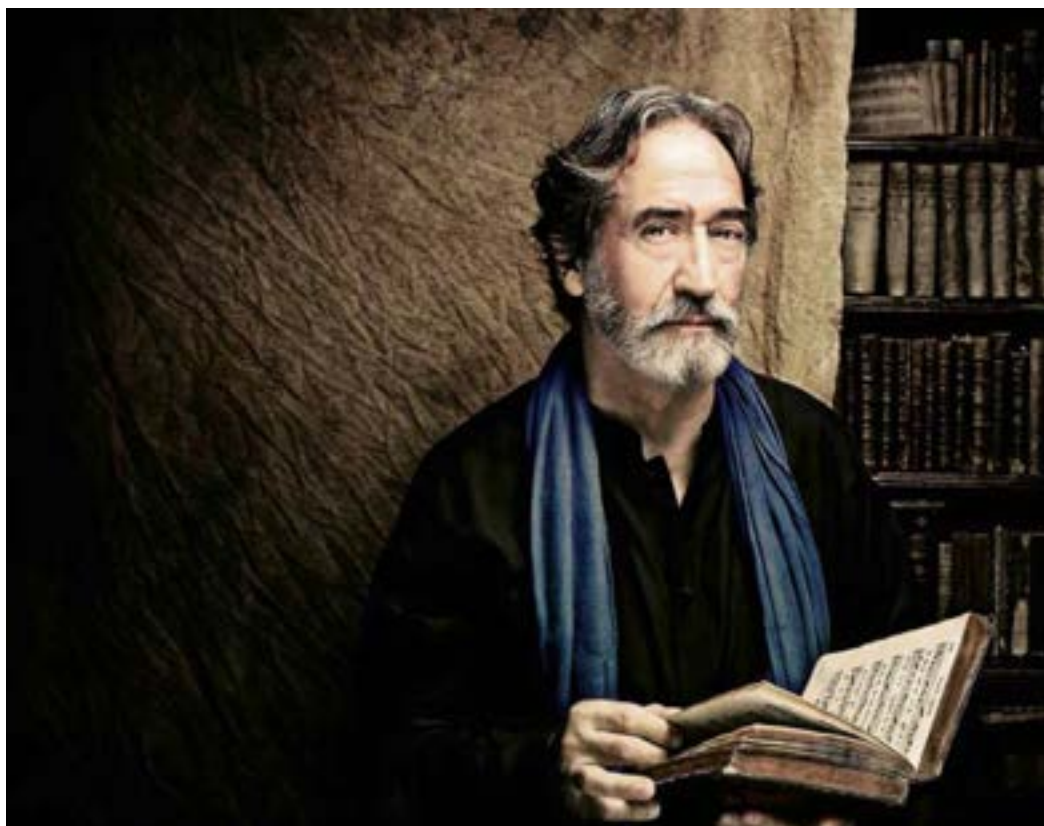
J'aurais voulu être moi aussi augmentée de l'arabe savant écrit pour pouvoir répondre clairement et définitivement, dans les mots qu'il faut, à tous ceux qui veulent assassiner la culture, dans mon pays et ailleurs.

Ce dont je suis sûre, c'est qu'en écrivant „par“ le français, une langue qui n'est pas celle de ma mère, je ne trahis ni ma terre, ni les miens, ni ma langue car je vis „dans“ cette langue.

Pour le meilleur, mon alphabet restant fermé au pire.

Weltreisender in Sachen Musik - ein Gespräch mit Jordi Savall

## “Im Singen liegt der Ursprung der Musik.”



Alain Steffen

**kulturissimo: Sie haben Ihre Karriere in einer Zeit begonnen, wo die historische Aufführungspraxis in den Startlöchern stand. Wie haben Sie damals diesen Aufbruch erlebt?**

Jordi Savall: Ich hatte bereits 1965 mit Spiel der Viola da Gamba begonnen und habe dies eigentlich als Autodidakt gemacht. Ich habe damals begonnen, Recherchen anzustellen und habe dabei in Paris eine Menge an Partituren entdeckt. Ich machte mir meine eigenen Ideen, wie die sogenannte Alte Musik geklungen haben könnte. In Barcelona gab es ein Ensemble für Alte Musik, mit dem ich als Cellist zusammengearbeitet habe. 1968 habe ich dann ein Stipendium bekommen und bin nach Basel gegangen. Die Schola Cantorum Basiliensis war damals übrigens der einzige Ort, wo man Alte Musik studieren konnte. Mein Professor war August Wenzinger, eine Kapazität auf diesem Gebiet. Ich war allerdings nicht ganz mit der Methode einverstanden, wie er diese Musik spielte und er erlaubte mir, meinen eigenen Interpretationsstil zu entwickeln. Ich konnte also mein Viola da Gamba-Spiel ganz persönlich gestalten. Damals war der Kreis der Studierenden, die sich für Alte

Musik interessierten, sehr überschaubar, und so kam es, dass meine Frau Montserrat Figueras und einige Musikerfreunde 1974 das Ensemble Hespèrion XX gründeten. Und weil es fast keine Ensembles gab, die sich so intensiv mit der Alten Musik auseinandersetzten, konnten wir eigentlich überall spielen, wo wir wollten und erreichten schnell einen gewissen Bekanntheitsgrad. Wie Sie vorhin sagten, passierte das alles zeitgleich zur Entwicklung der historischen Aufführungspraxis, die von Musikern wie Harnoncourt, Pinnock und anderen vorangetrieben wurde. Es fand ein Umdenken in der Musikszene und dann auch beim Publikum statt, so dass wir auf dieser Welle der Erneuerungen mitgetragen wurden. Ich hatte das große Glück, in dem Ensemble La Petite Bande mit Gustav Leonhardt, der das Ensemble leitete, Sigiswald Kuijken, der es 1972 gegründet hatte und dem Cellisten Anner Bylsma zusammenzuarbeiten. Das waren alles Leute, die ungemein interessiert waren, selber forschten und die die Fähigkeit hatten, eigene, neue Konzepte zu entwickeln.

**“k.”: Was hat eigentlich zu diesem Umbruch in der Rezeption der klassischen Musik geführt, und warum trat genau in diesem Moment die histori-**

**sche Aufführungspraxis ihren Siegeszug an?**

J.S.: Für mich war der Ausgangspunkt eigentlich die Entdeckung von Manuskripten und Werken in der Pariser Nationalbibliothek, die noch niemals zuvor gespielt wurden, und für die sich in diesen Jahren auch niemand interessierte. Couperin, Dowland, Byrd, Orlando di Lasso, Guillaume de Machaut, das waren Namen die kein Mensch kannte, geschweige denn ihre Musik. Und es war eine Zeit, wo es einfacher wurde, an das musikalische Material zu kommen. Man bestellte einen Mikrofilm und am nächsten Tag konnte man zu Hause anfangen zu arbeiten. Die Kopiergeräte wurden erfunden, das Fax. Das hat natürlich auch die Entwicklung der historischen Aufführungspraxis enorm gefördert. Jeder bekam plötzlich ganz einfach Zugang zu den Originalen. Und merkte, dass er mit dieser Erkenntnis und alten Instrumenten ganz neue Wege der Interpretation gehen konnte. Ohne diese Entwicklung der Technik wäre die Entwicklung dieser Praxis nicht möglich gewesen. Es herrschte unter uns Musikern eine regelrechte Aufbruchsstimmung.

**“k.”: Sie haben Ihre musikalische Laufbahn mit dem Cello begonnen.**

J.S.: Nein, eigentlich habe ich mit dem Gesang begonnen. Ich habe von sechs bis vierzehn Jahren in einem Chor gesungen. Und da habe ich mir den Grundstein für meine musikalische Entwicklung gelegt. Dieses Singen war enorm wichtig, denn im Singen liegt der Ursprung der Musik. Dadurch entwickelt man ein “inneres Ohr”. Dieses “innere Ohr” ist sehr wichtig, um sich die Musik als Klang im Kopf vorstellen zu können, was wiederum eine Grundvoraussetzung bei unseren Studien Alter Musik ist, die man vorher noch nie “gehört” hat. Ein wichtiger Wendepunkt in meinem Leben war dann auch ein Zufall. Ich habe es noch nicht oft gesagt, aber in den späten fünfziger Jahren war ich ein großer Fan von Elvis Presley und später auch von Ennio Morricone und war demnach nicht ausschließlich auf sogenannte klassische Musik fixiert. Bis ich eines Abends auf dem Weg zum Konservatorium eher zufällig in eine Chorprobe geriet, die von einem Streichquartett begleitet wurden. Ich hörte die Probe bis zu Ende an und war von dem Klang dieser Instrumente so berührt, dass ich beschloss, mit dem Cellospiel zu beginnen. Das war im Alter von vierzehn Jahren.

**“k.”: Danach haben Sie sich aber für die Viola da Gamba entschieden.**



J.S.: Ja, aber das Cello hat mich dorthin geführt. Ich suchte damals natürlich Notenmaterial für das Cello und ich stellte fest, dass viele der Werke ursprünglich für Viola da Gamba geschrieben waren. 1964 nahm ich dann an einem Seminar in Santiago de Compostela teil und spielte meine für Cello arrangierten Stücke. Bis der Seminarleiter mich fragte, warum ich denn diese Stücke auf dem Cello und nicht auf der Viola da Gamba spiele (lacht). Daraufhin habe ich mich aufgemacht und mir eine solches Instrument gekauft. Und ich bin der Viola da Gamba bis heute treu geblieben.

**“k.”: Worin liegen denn die Unterschiede zwischen dem Cello und der Viola da Gamba?**

J.S.: Der Hauptgrund liegt an der Saitenzahl. Im Gegensatz zum Cello, das vier Saiten besitzt, hat die Viola da Gamba deren sieben. Das ermöglicht natürlich ein ganz anderes Klangspektrum. Vor allem ist die Viola da Gamba zu ganz zarten, warmen und intimen Klängen fähig. Sie schafft ein Gefühl von Nähe, quasi von Zweisamkeit. Was auch erklärt, warum sie danach aus dem Konzertleben verschwunden ist. Sie ist nicht zu diesen starken Klangeruptionen, wie sie das Cello vermag, fähig. Und in den immer größer werdenden Orchestern konnte sie sich klanglich nicht mehr behaupten. Aber für die Renaissance und die Alte Musik ist sie das ideale Instrument. Und sie zeigt uns, welch wunderschöne und unendlich gefühlvolle Musik damals geschrieben wurde. Und das lange vor der Romantik. Nicht umsonst hat Bach sie in seiner Johannespassion verwendet und das nur einmal für einen ganz besonderen Moment. Nämlich den schönsten im ganzen Werk und zwar wenn der Countertenor, begleitet von der Viola da Gamba, singt: Es ist vollbracht. Das ist, als sterbe man selbst. Und das schafft nur ein Instrument wie Viola da Gamba. Einmalig! Aber gerade diese Einmaligkeit hat auch verhindert, dass sie sich in der aufkommenden Instrumentenmasse durchsetzen konnte. Aber gerade heute, in einer Zeit des Lärms, der vielen groß besetzten sym-

phonischen Konzerte, finden viele jüngere Zuhörer wieder zu der Viola da Gamba und ihrer Intimität.

**“k.”: Neben dem Forscher, Lehrer und Gambisten gibt es aber auch noch den Dirigenten Jordi Savall. Und der beschäftigt sich unter anderem mit der Musik von Bach, von Händel und von Vivaldi. Sie haben sogar eine von der Kritik bejubelte Eroica von Beethoven aufgenommen. Warum ist es denn bei dieser einen Symphonie geblieben?**

J.S.: Durch den Erfolg mit den Aufnahmen von Alter Musik, die sich weltweit wie warme Semmeln verkauften, hatte ich genug Geld, um solche Projekte anzugehen. Sie müssen wissen, dass unser Orchester keine staatlichen Subventionen erhält und das finanzielle Polster reichte auch nicht ewig, und schon gar nicht für eine Gesamtaufnahme der Beethoven-Symphonien, die wir damals wirklich gerne gemacht hätten. Aber das Projekt ist nicht gestorben. In der Spielzeit 2019/20 ist tatsächlich eine Gesamtaufnahme aller Beethoven-Symphonien geplant.

**“k.”: Ihre anfängliche Beschäftigung mit der Alten Musik in Europa hat sie inzwischen in ganz andere Kulturen wie Syrien und Armenien geführt.**

J.S.: Als Spanier und Katalane habe ich natürlich eine historische Vergangenheit, die mich unweigerlich in den Orient führt. Und führen musste! Spanien war für sieben Jahrhunderte durch die Reconquista, also

die Rückeroberung der Gebiete der Mauren, stark in Afrika aber auch im Orient präsent und hatte demnach eine sehr enge Beziehung zu der maurischen, jüdischen und der muselmanischen, also arabischen Kultur. Für mich ist es sehr wichtig, diese Beziehung musikalisch wieder herzustellen. Seit die westliche Musik sich durch Noten und Regeln definiert, hat sie etwas von ihrer Ursprünglichkeit, ihrer tief verwurzelten Tradition verloren. Diese Ursprünglichkeit finde ich aber in der orientalischen Kultur wieder. Im Westen lernen wir Musik durch Noten, im Orient aber durch das Leben. Musiker aus Ländern wie Israel und der Türkei, aus Afrika, dem Orient oder dem Balkan lernen die Musik durch das Leben.

Das war früher so und das ist auch heute noch der Fall. Die Musik ist seit ihrer Kindheit ein wesentlicher und ganz natürlicher Bestandteil ihres Lebens. Sie wird von Generation zu Generation auf eine ganz natürliche, ursprüngliche Weise weitergegeben, und das ist etwas, das die westliche Musikwelt verlernt hat. Es ist faszinierend zu beobachten, mit welcher Kreativität diese Musiker ihre Instrumente beherrschen und mit welcher Phantasie sie Musik machen. Fantastisch! Und deshalb arbeite ich so gerne mit diesen Menschen. Für mein Projekt Jerusalem hatte ich beispielsweise Musiker aus Palästina und Israel versammelt. Am Anfang sprachen sie nicht miteinander und ignorierten sich. Ich fragte einen armenischen Musiker, ob er nicht gerne bei einem türkischen Marsch mitspielen wolle, was er anfangs kategorisch ablehnte. Aber nach drei Konzerten hatte sich diese Feindseligkeit gelegt und alle spielten freundschaftlich zusammen. Und das fasziniert mich. Zu sehen, wie im Leben verfeindete Menschen plötzlich gemeinsam und kollegial an einem Projekt zusammenarbeiten. Das ist die Kraft der Musik. Musik ist ein Weg des Dialogs, des Teilens und des gegenseitigen Respekts. In diesem Sinne ist es beispielsweise für mich sehr wichtig, Projekte mit Flüchtlingskindern aus Syrien und Afrika zu machen.

**“k.”: Werden Ihre musikalischen Reisen Sie auch einmal in die nördlichen Länder Europas führen.**

J.S.: Seit einigen Jahren arbeite ich an einem sehr ehrgeizigen Projekt über die verschiedenen europäischen Reiche, wie beispielsweise das Reich Karls des Großen oder das von Napoleon. Diese Reiche, die von 800 bis 1800, also eine Periode von tausend Jahren umspannten, stehen ja am Ursprung des heutigen Europas. Und hier die musikalischen Querverbindungen aufzuzeigen, wie beispielsweise den Einfluss der Wikinger auf das Reich Karls des Großen, ist ungemein interessant. Sie sehen, die Geschichte, unsere Geschichte, ist und bleibt ein ungemein reiches und unerschöpfliches Reservoir.



Photos: Molina Visual

Letter from England

# Communicating the news

Diana White

Communication in the digital age is easy, immediate and exciting, but last year communication was a dangerous weapon: ignorance and fear met ruthless self-interest and truth was what you wanted to believe. Fake news, with everything required to make it seem genuine, will eventually fail as preventive technology gets cannier, but until that happens, we must copy Agatha Christie's famous detective, Miss Marple, the little old lady whose brain was as sharp as a Samurai's sword and who only believed what could be proved.

The character of an elderly woman, quietly knitting, who thought logically and queried everything was unusual, as was doubting people's word. Christie's generation was brought up to believe people were truthful, and honesty the bedrock of civilization. It was also an age when literacy wasn't widespread, and deference was accorded those in positions of authority. And part of the willingness to believe what people told you extended to what you read in the newspapers. Historically news-sheets have always spread lies and propaganda, and the gutter press was never more scurrilous than in Georgian England, but the twentieth century brought respectability to English newspapers, and improved libel laws meant journalism was more reliable.

However, lies, or "terminological inexactitudes," as Churchill called the half-truths of political expediency, continue to roll off the presses, most of them coming from the tabloids in pursuit of financial gain by attracting readership: phone-hacking being amongst the worst of the methods used to gain sensitive information. But with the young generation communicating and obtaining information almost exclusively by social media and mobile phone, it is the tabloids that hold sway with large sections of the UK's newspaper-reading public. Their preference is for the scurrilous and scandalous stories, or right-wing scaremongering: responsible journalism, rather than populist rabble rousing, rests on a knife edge in the digital age, constantly threatened by financial considerations and public opinion. The Independent, founded in 1886, lasted thirty years before it went on-line, leaving its condensed paper, the I, to fill the publication gap. Even the generally reliable left-wing broadsheet, The Guardian, has gone on-line as well as resorting to a degree of populist content to make it viable, and as the revenue from advertising is declining,



Huynh Cong Ut's photo of 9-year-old Kim Phuc and other children running from a US napalm attack on 8 June 1972 will always embody the horror of the Vietnam war

difficulties for broadsheets will increase. There is still the BBC news, the World Service and Foreign Correspondent programmes to give thoughtful and truthful accounts of issues, but for how long? The listening audience gets smaller and most of the licence fee goes on rolling out Broadband across the UK and inflated salaries for personalities who bring in audiences.

But there is also photo journalism. Our local art gallery has mounted an exhibition of photography depicting twentieth century events, from the atrocities of war in Vietnam and Syria, to the racism of the fifties and sixties. The images shock as they remind us of our failings as human beings; but were it not for this visual evidence from men and women, many of whom died gathering it, the world might never have known the extent of the horror and discrimination. Photographs are invaluable as a weapon to disprove political propaganda but, even so, the camera can lie. One photograph, showing troops liberating a town, was doctored to remove possible evidence of looting (a soldier with two wrist watches) and to excite imagination. The subject made the addition of swirling smoke from bomb damage acceptable, and the fact Russian soldiers were involved, made removal of the suggestion of looting tactful. But if editors and governments have the final say on what can be distributed to the public, and how truthful it has to be, what can the public rely on when trying to understand a situation? At what point do manipulated facts become fiction? Throughout the Brexit campaign, truths were massaged and dangers exaggerated so that facts disappeared into the ether. And live news footage can be filmed to present the angle someone wants you to see as part of a propaganda campaign - which might apply to a recent feature film.

"The Viceroy's House" concerns the independence and partitioning of India and was directed by the granddaughter of a survivor of the bloodshed and mass migrations. The creation of Pakistan was, at the time, believed to be the plan of the Viceroy, Lord Mountbatten, who'd been sent to oversee India's independence and control the widespread sectarian violence; but according to this film it was another of Churchill's "terminological inexactitudes." Russia was the UK's rival for oil, so protecting access to the port of Karachi was essential; and the Muslim League's leaders were more sympathetic to Britain than was Nehru. It is extremely doubtful if anyone outside Churchill's cabinet knew that, and if an editor had got wind of it, more than his job was worth to print it: the government would have slapped a "D notice" on it, preventing publication of information deemed too politically sensitive for the public domain for 30 years. Only then can government secrets be revealed and papers print the truth, by which time any damage done cannot be rectified.

Responsible journalism has always been thwarted by greedy shareholders and power-hungry politicians, so that it's a brave editor who prints the unvarnished truth. Until internet sites are properly screened for fake news, and our children taught to think critically and question rather than accept everything they see on their screens, we should all be more cautious in believing what we read in the press; even news believed authentic by editors can be dubious. Agatha Christie's amateur detective, a woman whose eyes missed nothing, would probably have agreed with Mark Twain. "There are laws to protect the freedom of the press's speech but none that are worth anything to protect the people from the press."



In the air

## Can it happen here?



The German-American Bund's 1939 pro-Hitler rally in Madison Square Gardens, New York

## Ariel Wagner

„The Senator was vulgar, almost illiterate, a public liar easily detected, and in his 'ideas' almost idiotic (...). Aside from his dramatic glory, [he] was a Professional Common Man. Oh, he was common enough. He had every prejudice and aspiration of every American Common Man.“

This is not a description of Donald Trump, but of Berselius „Buzz“ Windrip, from a novel written over 80 years ago by Sinclair Lewis: „It Can't Happen Here“, which imagines the populist senator being elected president and turning America into a dictatorship. The book was reedited in 2014 and has recently been widely proclaimed as „prescient“.

Harry Sinclair Lewis (1885-1951) worked as a reporter and editor all over North America before starting to write fiction: 25 novels and dozens of short stories. He was awarded the Pulitzer Prize in 1925 (he refused it, on ethical grounds) and in 1930, became the first American to receive the Nobel for Literature. In the 1920s, he was popular for his satires of middle-class America. But the Wall Street crash of 1929 ushered in the Great Depression. With the unemployment, soup kitchens, impoverishment and despair, which Roosevelt's New Deal could not alleviate, the mood of the country darkened. The rise of European fascism – Mussolini had come to power in 1922 and Hitler in 1933 – was mirrored in America by the eager reception given to populist demagogues, of the left and right. Many genuinely feared the country

could turn totalitarian and the perceived danger was widely discussed and written about.

Such was the background to *It Can't Happen Here*. Lewis wrote it quickly (which shows), between May and September 1935. In addition to the debates in America, he learnt of European fascism personally from his wife, the reporter Dorothy Thompson, who had interviewed Hitler in 1931 and written articles

about the Nazi state. His book, published on 21 October 1935, captured the public mood and was a bestseller.

Lewis's novel combines two strands of fiction: the one, featuring journalists committed to fighting corrupt power, and the other describing totalitarian dystopias. It predates *Nineteen Eighty-Four* by 14 years.

The story is set in Lewis's near future, 1936-1939. To the horrified disbelief of his „hero“, Doremus Jessup, a mild New England newspaper editor, and his liberal friends, the populist (democrat) Senator Buzz Windrip, wins the presidential election, on the strength of absurd, mendacious promises and a 15-point plan, which includes nationalization, increased security for Big Capital and military spending (there is talk of a war against Mexico), disenfranchising negroes, sending women back into the home, increased presidential power and neutering trades unions, Congress and the Supreme Court. Once in office, President Windrip and his „American Corporate State and Patriotic Party“, the „Corpos“, set up a totalitarian state, creating a private army, the „Minute Men“, and taking over public institutions and services. Over time, doubters and critics are silenced with increasing brutality by the Minute Men, sent to concentration camps or murdered. Lewis's description of the process whereby fear of reprisals steamrollers people into obedience and silences public opinion is convincing and scaring – the main interest of the novel.

Jessup is no fearless hero; he is slow to join the resistance and like many others, tries to escape to Canada. But after witness-

ing scenes of brutality at a Minute Men meeting in Madison Square Gardens and when the violence touches his family and friends, he does so. He publishes an underground newspaper denouncing the Corps, condemns the regime publicly, is sent to a concentration camp and beaten half to death. Obviously, the future reality of the camps was unthinkable in 1935, but Lewis is clear about the casual barbarity of the men who run them.

In the end things fall apart for Windrip; the public mood sours and turns against the Corps. The regime tries to distract attention by provoking incidents on the Mexican border, with a view to war. Internal rivalries split the party; there is a murderous coup, reminiscent of the Nazis' 1934 Night of the Long Knives against Röhm and his SA. Another coup ousts Windrip, who is packed off to exile in France and oblivion. But his destruction of democracy in the US has paved the way for worse: Under President Haik (ex-Secretary of War), „America really did begin to suffer a little“; but „if there was anyone in the land who was discontented, you never heard him speak – not twice.“ The last we hear of Jessup, who is working undercover, is that a Corpo posse is out to get him...

Commentators have made much of the superficial similarity between Lewis's fictional president and the (f)actual 45th US president. The author was certainly clear-sighted – his Minute Men rally in Madison Square Gardens startlingly prefigures a real-life pro-Hitler rally held there in 1939 by the German-American Bund – but he was not clairvoyant. To see Trump as a latter-day Windrip seems exaggerated: Trump is not a totalitarian – though some of his positions are extreme. He is first and foremost a businessman, out to exploit the presidency for his own commercial interest. He must realize he won't win a second term and might not even serve out the first, and he's moving fast: In March alone, 38 new trademarks were secured from China on behalf of the Trump Organization, „paving the way for a wide array of businesses, from insurance to hotels, bodyguards, massage parlours and escort services“ (The Guardian, 11.3.) in that fast-expanding country. His ambitions are doubtless more mercenary than messianic. But even so, the questions hang in the air:

Can it happen there?

Could it happen here?

*Sinclair Lewis It Can't Happen Here, (1935, reissued 2014; ISBN 978-0-451 46564-1)*

Mediebëtzeg 4/6

# Automobilisten: Opgepasst!

Samuel Hamen

Et rabbelt an der Groussgaass – nee, déi Zäite sinn eriwwer, elo, wou d'Gaassen als Foussgängerzonen deklaréiert goufen. Ma mir mussen eis keng Suerge maachen. Wie regelméisseg um Internetsite vun RTL ënnerwee ass, dee weess, datt et zu Lëtzebuerg nach genuch Gerabbels a Geknupps gëtt. „Op de glate Stroossen huet et nees fatzeg gerabbelt“, „Fänkches mat der Police gespillt an a se geknuppt“ oder „Spektakulären Accident mat engem Salto“ – wann een dat liest, versteet een, firwat et sech lount, sech an enger Medienkolonne méi genee mat engem Beräich aus dem Komplex „Auto“ ze befaassen. Et ass wéi sou dacks beim Mediekonsum: Egal wéi geckeg, louche oder suspekt eng sproochlech Erscheinung och ass – soubal se sech als Selbstverständlechkeet etabliert a sech souzesoen invisibiliséiert huet, gëtt se net méi reflektéiert.

Et vergeet bal keen Dag, un deem net eng Noricht iwwert Autosaccidenter ganz uewen an der RTL-News-Timeline steet. An dësem Ament zielen ech op hirem Site, datt vu 17 Meldunge fënnf Artikelen iwwert Autosaccidenter informéieren. (Datt kee Mëssverständnes opkënn: Ech wëll kee voyeuristesche Kommentar iwwert d'Affere vun Autosaccidenter schreiwen – dat ass privat a gehéiert a keng Effentlechkeet, och net heihinner. Et geet mir ëm eng aner Saach: ëm d'Sprooch an ëm d'Biller hannert deem Sujet, ëm dee ganzen diskursive Kader, deem d'Thema „Auto“ an de Medie begleet.)

Fir dës Approche mat engem schmocken Zitat opzewäerten, sief de Philosoph Roland Barthes zitéiert. A senger Essaysammlung „Mythologies“ vun 1957 heescht et iwwert den deemools neie Citroën-Modell „DS 19“: „Je crois que l'automobile est aujourd'hui l'équivalent assez exact des grandes cathédrales gothiques : je veux dire une grande création d'époque, conçue passionnément par des artistes inconnus, consommée dans son image, sinon dans son usage, par un peuple entier qui s'approprie en elle un objet parfaitement magique.“

Vun der Magie bis bei d'Relioun ass et, dat ass bekannt, just ee kuerzen Trëppeltour. Et verwonnert deemno net, datt den Auto an de Reklammen, Noriichten a Filmer als Fetisch, als auratesche Géigestand geduecht an duergestallt gëtt. Dat ass net wierklech nei, huet zu Lëtzebuerg awer eng spezifesche Form ugeholl: Während dem

Autosfestival pilgere mir wéi äerdege Sektememberen an d'Autoshäiser, laut enger Statistik vum „Verband der deutschen Automobilindustrie“ gouf et 2010 dann och zu Lëtzebuerg 680 Autoe pro 1000 Awunner. (Dat ass déi véiert Plaz weltwäit.) An uechtert d'Land goufen an de leschte Méint déi berüchtigt Blëtzer opgestallt – wéi helleg Obeliske sti se elo nieft de Stroossen. D'Press huet doriwuer geschwat, wéi wann et de gréisste Staatsakt zënter Joer gewiescht wier.

Där (sou materialistescher wéi onkritischer) Faszination fir den Auto begéint een och, wann ee sech déi sëllege RTL-Artikelen iwwert Autosaccidenter méi genee ukuckt. Bei all eenzel Artikel gëtt et eng separat Fotosgalerie, mat jeeweils bis zu zwanzeg Opname vun de kollidéierten an demoléierten, vun de verbrannten an ëmgekippte Ween. Relevant Zousazinformatiounen liwweren déi Fotoen net. Firwat gëtt et se dann? Firwat kënnen mir eis minutellaang duerch eng Hällewull u Fotoe vun engem klengen Accident hannert Wäisswampech klicken, fir ëmmer just dat Nämmlecht ze gesinn: futtis Autoen, mol am Detail vun no, mol an der Totale, mol vun der Säit, mol vu vir?

Dofir ginn et dräi Grënn: Et ass éischters eng perfid Zort vun „Carcash porn“. Sou wéi ee beim „Food porn“ héichopléisend Fotoe vum Iesse mécht, dat duerch eng avancéiert Technik ëmmer lecker ausgesäit, gëtt och hei ee Géigestand, de futtissen Auto, inzenéiert an esthetiséiert. Zweetens ass dës Zort vu Berichterstattung eng aner Method, fir den Auto als „objet parfaitement magique“ ze fetischiséieren. An de blénkegen Autoshäiser kréie mir de poléierte Won fir d'éischte Kéier als Götze presentéiert, an de Fotosgalerien dann eng leschte Kéier, an enger Zort vun negativer dekadenter Feier. Drëttens stécht eng pä-



dagogesch Funktioun dohannert, nom Motto: Kuck elei, wat geschitt, wann s Du beim Fieren net oppass. D'Schwätzen iwwert d'Autosfieren ass an de leschte Joer jo ëmmer méi disziplinatoresch, simplistes a moralistes ginn.

De Paul Hammelmann, de President vun der Sécurité Routière, mécht et mat senger Kommentare vir. An enger „Carte blanche“ huet hie viru gutt engem Joer um Radio mat enger argumentativer Scheierpaart ëm sech geschloen, an der Hoffnung, domadder och den Nol op säi butzege Kapp ze treffen: „Während Dir dës Kommentar lauschtert, stierwe weltwäit 19 Mënschen am Stroosseverkéier. Innerhalb vu 24 Stonne sinn dat 3.800 Doudesaffer: Also all Dag een 9/11!“

Sou geet et natierlech och: Einfach jiddwereen, deem een déidlechen Accident provozéiert (a sëllege Fäll ass domadder dat spéidert Doudesaffer selwer gemengt), schéi séier a schéin einfach zum Stroosenterroristen deklaréieren. Schwaarz-Wäiss ass a bleift numol eng vun de beléiftste Faarkombinatiounen – ausser bei den erwäunte Fotoen. Op deene blénkt a glënnert alles, ma dat huet jo och seng Funktioun am medialen Diskurs ronderëm den Auto.



Chères questions et affirmations gratuites

# Le phénomène n'est pas nouveau.

Des fleurs trompent les insectes en produisant le parfum du nectar sans le nectar. Fake. Alternative fact.

Des oiseaux trompent d'autres oiseaux en déposant des œufs ressemblants dans leurs nids. Fake. Alternative fact.

D'autres créent la panique pour faire fuir les concurrents, monopolisant ainsi la nourriture. Fake. Alternative fact.

Le vieux chien aboie pour saluer un visiteur fictif, délogeant ainsi son jeune compagnon du canapé qu'il veut occuper à sa place. Fake. Alternative fact.

Le chimpanzé futé appelle ses compagnons à un festin fictif, file en douce pour aller plus loin bouffer sa trouvaille tout seul. Fake. Alternative fact.

Enfants, nous apprenons à mentir, et plus nous sommes intelligents, mieux nous mentons.

Le langage nous permet bien de dire la vérité, le langage nous permet aussi et mieux de dire les mensonges.

Le langage verbal est plus manipulable que le langage corporel.

Quand on vous annonce une chose à grand renfort de tamtam, pensez toujours à ce qu'on vous cache.

Plus étonnante que la ruse de quelques-uns, la crédulité de la masse.

À l'époque du commérage les mensonges faisaient le tour du quartier, à l'époque d'internet ils font le tour du monde.

L'animal humain ment si bien qu'il croit ses propres mensonges.

Le pauvre homme cherche des repères et il en trouve: un imaginaire. Illusions toujours, fécondes parfois.

L'homme ne vit pas que de pain, il vit surtout d'illusions.

L'homme a tendance à croire l'écrit encore plus que le dit. Depuis l'invention de l'écrit,

Paul Hemmer

ture, nous avons multiplié les idées imaginaires.

Des historiens de la presse écrite affirment que l'âge d'or des fake news était le 18<sup>ème</sup> siècle, une longue tradition donc.

Longtemps avant la presse, les livres sacrés, fake storytelling, une tradition plus longue encore.

Si vous arrivez à faire croire vos histoires à un grand nombre de contemporains et si vous arrivez à bien organiser ce groupe, vous pouvez aller loin, dans le bien-être et dans l'horreur.

Dieu, diable, paradis, enfer, communisme, capitalisme, y croyez-vous encore? Fictions qui ont mobilisé et tué des masses pendant des siècles voire des millénaires.

L'imbécile qui meurt et fait mourir de ses certitudes se croit infailible. L'intelligence consiste à savoir qu'on se trompe.

Celui qui croit savoir une chose ne vaut pas celui qui la cherche. Celui qui la cherche ne vaut pas celui qui en sourit, serein. Merci Kong Tse.

Nos institutions scolaires nous ont appris à croire. Mieux nous savions recracher l'appris à l'examen, meilleures étaient nos notes.

Les enseignants cultivant l'esprit critique sont rares.

Quand tout le monde croit une chose, serez-vous le seul à ne pas la croire? Vous serez vite éliminé.

L'instinct coopératif de l'homo sapiens permet la réalisation de réseaux et de hiérarchies complexes et stables, Etats, entreprises...

Les membres des réseaux coopératifs humains se font mutuellement confiance, obéissent aux mêmes règles, croient aux mêmes fictions.

Entre le mythomane et le mystagogue, pas l'épaisseur d'un cheveu, mais une armée de crédules.

Je me souviens avoir cru la fausse information que les Flandres et la Wallonie allaient se séparer. Il est des mensonges très plausibles.

En revanche, il est des fictions peu naturelles mais durables, et je ne pense pas qu'aux frontières et aux Etats datant de 1884.

Certains de ces Etats sont en train de retomber en morceaux tribaux, plus naturels, mais dont la communauté internationale ne veut pas toujours.

L'ONU (organisation des nations unies) devenant l'OTU (organisation des tribus unies)? Un Capharnaüm pire encore.

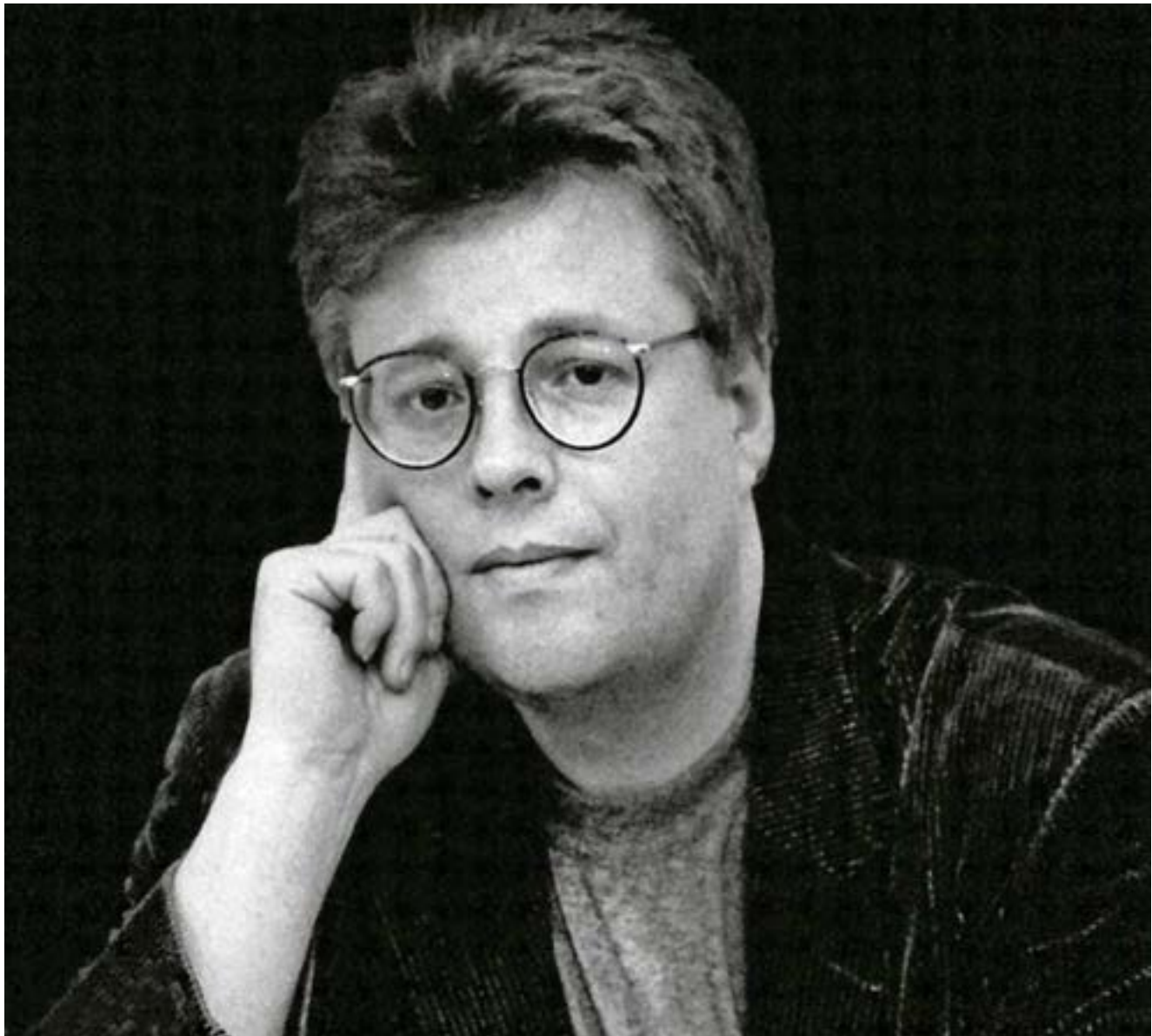
La diplomatie, la franc-maçonnerie, le scoutisme ont œuvré et œuvrent encore à la mondialisation du bon sens et de l'amitié.

Epicure nous a donné le bon exemple, le jardin et l'amitié. Ni l'un ni l'autre ne sont des mythes et peuvent nous unir concrètement.

Les Etats-uniens ont déjà le jean, le coca, le mac, l'obésité, la puissance militaire et économique, qu'est-ce qui leur manque? La religion du peuple élu? Ils l'ont.

Do you believe in God? In God we trust! L'optimisme, c'est con, mais ça marche.





Der Bürger, der was vermisst...

## Der rechte Mob

**Frank Bertemes**

„Alle Menschen müssen sich verändern, wenn der richtige Zeitpunkt gekommen ist“.  
Stieg Larsson *Vergebung*

Er schrieb für eine bessere Welt. So sein Biograf, ehemaliger Lektor und Weggefährte der letzten Jahre Jan-Erik Pettersson, der die bewegende und faszinierende Geschichte eines Idealisten in dessen politischer Biografie festhielt. Der Erfolg seiner Millennium-Trilogie ist ein Phänomen, das Erscheinen seiner drei Romane Verblendung – Verdammnis – Vergebung hat er selbst tragischerweise nicht mehr erlebt. Denn er, der besondere Autor Stieg Larsson, starb völlig unerwartet am 9. November 2004.

Beschrieben wurde er auf eine besondere Art und Weise, nicht umsonst fast schon in der Form eines Märchens, so: Es war einmal ein Mann mittleren Alters, der mit einer großen Plastiktüte in einem Verlag aufkreuzte. Dort kannte ihn niemand, denn er war nur ein linker Journalist, der für ein winziges Polit-Magazin arbeitete. Wäre er nicht von einem rechtschaffenen Freund des Verlags empfohlen worden, hätte man ihn dort gar nicht vorgelassen. So nahm sich jemand des Mannes mit den freundlichen Augen hinter runden Gläsern an. Aus seiner Plastiktüte kamen zwei Aktenordner zum Vorschein. Er sagte, darin seien die Manuskripte für zwei Bücher, die miteinander zusammenhingen; das dritte sei in Arbeit und in Kürze fertig. Als gemeinsamer Titel schwebte ihm „Männer, die

Frauen hassen“ vor. Ein Mitarbeiter des Norstedts Verlags erklärte sich bereit, die Manuskripte zu lesen. Der Plastiktütemann sagte noch, er hoffe, dass das Honorar seiner Alterssicherung dienen wird. Heute ein wahrlich tragischer Witz. Denn wie wir wissen, wurde sein Werk ein Riesenerfolg. Stieg Larssons Altersversicherung wäre mehr als nur abgesichert gewesen – hätte er sie noch erlebt. Sein Werk wurde ein grandioser Erfolg, in der Tat – Stand 2016: Lisbeth Salander und Mikael Blomkvist, Larssons Helden, haben Millionen Leser begeistert. In mehr als 40 Ländern erstürmte die »Millennium«-Trilogie die Bestsellerlisten und sprengte mit weltweit 82 Millionen Käufern und 400 Millionen Euro Umsatz alle Dimensionen. Plastiktüte, Alterssicherung, der staunenswerte Stieg





Larsson, seine Millenium-Trilogie, eine wundersame Erfolgsgeschichte.

Ein Jahr später, 2005, kam der erste Band dieser Millenium-Trilogie auf den Markt. Seither hat sie 82 Millionen Käufer gefunden. 400 Millionen Euro Umsatz sind damit schätzungsweise weltweit erzielt worden. Das ist dreimal so viel wie Henning Mankell in drei Jahrzehnten erschrieben hat. Dazu kommen die Filmrechte, welche die Erben zweimal verkauft haben, einmal in Schweden, einmal in Hollywood. Bekannt allerdings auch der Streit um die Rechte an den Manuskripten und um das Erbe Stieg Larssons zwischen seinem Vater und seinem Bruder einerseits und seiner Lebenspartnerin Eva Gabriëlsson andererseits. Eva Gabriëlsson und Stieg Larsson waren bis zu dessen Tod 32 Jahre lang liiert, aber nicht verheiratet, weshalb Gabriëlsson keine Rechte an seinen Werken zufielen. Bei der Durchsicht von Larssons Hinterlassenschaften stieß Gabriëlsson auf

ein 1977 von ihm verfasstes Testament: „Ich bin ja kaum ein reicher Mann, aber mein Vermögen in reinem Geld (und in dem Punkt bin ich sehr bestimmt) soll der Ortsgruppe Umeå des Kommunistischen Arbeiterbunds zufallen.“ Sie ließ es unbeachtet, weil es nach schwedischem Recht ohne Beglaubigung unwirksam war. Das schwedische TV-Nachrichtenmagazin Uppdrag granskning (dt. Auftrag Recherche) bekam Wind von der Sache und machte eine Sensation daraus. Sein Vater erklärte, mit einem Teil des Erbes auch politische Bewegungen im Sinne seines Sohnes weiter zu finanzieren. Darunter insbesondere das von ihm gegründete Magazin gegen Rechtsextremismus.

Stieg Larsson war ein besonderer Mensch mit außergewöhnlichem Charakter. Wie erwähnt, starb er im Alter von nur 50 Jahren völlig unerwartet an einem Herzinfarkt. Auch wenn, so sein politischer Biograf, ein anderes Ende für ihn viel wahr-

scheinlicher schien: Er stand nämlich auf der Todesliste schwedischer Neonazis.

Wobei wir beim eigentlichen Thema dieses weltweit wohl bekanntesten Schriftstellers Skandinaviens wären. Dass nämlich hinter seinen Romanen ein Mensch mit festen Überzeugungen stand, ist weniger bekannt. Stieg Larsson wuchs in einem Umfeld auf, das sein politisches Denken und Handeln entscheidend prägte. Als Journalist und Publizist war er nie von dieser Haltung, wie eingangs angedeutet, abgerückt. Im Gegenteil: Nicht erst durch seine jahrelange Arbeit für das antirassistische Magazin Expo machte er sich einen Namen als Kämpfer gegen Rechtsextremismus und Fremdenfeindlichkeit weit über die schwedischen Landesgrenzen hinaus. Diese selbst gewählte Aufgabe bestimmte sein bewegtes Leben, sein unbeirrbares Eintreten als politischer Mensch. Er war also weit mehr als seine Krimis, ein Autor, den ansonsten Geld oder Ruhm nicht lockten, so sein Biograf. Jedenfalls nicht für sich selbst, umso mehr allerdings für seine Sache und seine Position, die er mit diesen Mitteln, diesen riesigen Geldsummen, die er selbst nie mehr erlebte, bestens hätte unterstützen können. Und gerade deshalb ist sein Tod umso tragischer, weil er diese Möglichkeiten, Gelder, die er in akribischer, engagierter Arbeit selbst verdient hatte, in seinem (allerdings egal wie lebensgefährlichen) Kampf gegen die Neonazis nicht mehr bestaunen und verwerten durfte. Dass er in seinen Krimis schonungslose Gesellschaftskritik übt, ist wirklich kein Zufall. Als politischer Mensch brannte er für die Rechte der Frauen, er war ein entschiedener Antifaschist. Seine Artikel über den schwedischen und internationalen Rechtsextremismus waren seinem Biografen Jan-Erik Pettersson interessanter und wichtiger, der allerdings in seinem Buch betont, dass bei Larsson außerdem ja alles zusammenhängt. Ohne dessen soziales Engagement hätten seine Krimis ganz anders ausgesehen und wer den Hintergrund von Lisbeth Salanders und Mikael Blomkvists hochspannenden Abenteuern verstehen wolle, findet die Antworten in den Artikeln, Untersuchungen und Chroniken, die ihr Erfinder, Stieg Larsson, verfasst hat – in der Expo-Stiftung, in seinen Vorträgen, seinen Erzählungen und seiner persönlichen Geschichte. Egal wie, bekannt wird er immer bleiben. Seine Millenium-Trilogie ist sein einzigartiges Vermächtnis – keine andere schwedische Romanserie hat so jäh internationale Erfolge gefeiert und somit einen fast mythischen Status erlangt.

Und für uns wichtig ist das politische Vermächtnis dieses schwedischen Autors, der wie kein anderer vor der hochaktuellen rechtsextremistischen Gefahr in Europa und weltweit gewarnt hat. Eine „chronische“ politische Gefahr, die viele von uns nicht mehr ernst nahmen, diese für erledigt

eingestuft hatten, ja, dessen Gefühl „ewige Historie“ die in diverser auch kultureller Hinsicht – und da kommen wir unweigerlich zum Zweiten Weltkrieg und den Nazis in Deutschland – immer wieder als Warnung, als Mahnung an die kommenden Generationen fast schon nervte! Ein fataler Irrtum, wie wir heute angesichts der politischen Realitäten und ob des manifesten, neoliberal diktierten Versagens unserer politischen Klasse sehr wohl wissen. Und wer immer noch nichts erkannt hat, der soll bitte sehr erwachen! Denn die kommenden Wahlgänge sind eine europaweite Gefahr für die Demokratie, die keine selbstverständliche Veranstaltung, die abgeschlossen ist, darstellt, sondern die permanente, alltägliche Aufmerksamkeit in dauernder Verpflichtung von uns allen verlangt! Das wäre wohl die Botschaft des Stieg Larsson ...

Deshalb ein weiterer kritischer Rückblick in die Zeitgeschichte. Hitler – Ein Volk, ein Reich, ein Führer. Sein Wahn, seine Vision! Das ewige Vorbild aller Nazis und Rechtsradikalen, die wahrlich nicht ausgestorben sind – leider, wie wir nur allzu gut wissen. Immer noch das ausdrückliche Vorbild von jenen dieser bedenklichen Spezies, die diesem Verrückten heute noch nacheifern. Und dass unser deutsches Nachbarland längst noch nicht mit dieser braunen Gefahr abgeschlossen und vieles selbst längst noch nicht verarbeitet hat, dürfte klar sein. Nazis diverser Art eben, die einen „moderater“ als die anderen, doch immer noch gefährliche Verblendete, von wahren Demokraten ausdrücklich Verdammte, gefährliche und unberechenbare Zeitgenossen, denen Vergebung niemals gelten darf, um die drei Buchtitel des oben erwähnten Werkes noch ein-

mal in den Gesamtkontext dieses Beitrages zu setzen. Und dass heuer die Geschichte der Weimarer Republik wieder verdächtig oft bemüht wird, hat auch seinen Sinn. Mit dem Volk wollte sich Adolf Hitler das Tor zur Macht aufstoßen. Darum stürzten sich die Nationalsozialisten und ihre NSDAP immer wieder in die Wahlkämpfe eben dieser Weimarer Republik. Von Millionen verehrt und bewundert, von Millionen gehasst und verachtet, führte dieser Wahnsinnige in Naziuniform sein „Drittes Reich“ von Triumph zu Triumph zur bedingungslosen Kapitulation. Seine gefährliche, faschistische Ideologie hat, wie wir heute wissen, leider jedoch nie kapituliert. Sein Wahnsinn hat immer wieder Anhänger gefunden, die diese Welt, die modernen Demokratien, die allerdings sehr verwundbar sind, immer noch in allergrößte Gefahr versetzen. Namen und Parteien der politischen Rechten braucht man keine mehr zu nennen, sind sie doch täglich in persona, ob aktueller Wahlgänge in den Medien. Für die meisten von uns war das „Dritte Reich“ und seine Megalomanie Geschichte. Keiner von uns, bis auf einige wenige noch lebende Zeitzeugen, war Augenzeuge von Hitlers Aufstieg und seiner Vernichtung. Luftschuttsirenen, Hitler-Gruß und Heil-Gebrüll kennen wir nur aus der Geschichte. Doch umso besser bekannt ist die uns mehr als zweifelhafte deutsche Nachkriegsgeschichte, die immer noch in deutschen Film- und Fernsehproduktionen, und das völlig zurecht, thematisiert wird. Wie deutsche Autoren schreiben, hat die demokratische Umerziehung und die in Wirklichkeit nie gelungene deutsche Vergangenheitsbewältigung ihre deutlichen Spuren und politischen Konsequenzen

heuer mehr als deutlich hinterlassen. Die Neonazis sind in Deutschland nie verschwunden, ganz im Gegenteil! Wie man uns in deutscher Selbstkritik vermitteln will, haben Eltern, Lehrer, Politiker, Publizisten gleichermaßen versagt. Leidenschaftliche und geheuchelte Verdammung, gutgläubige und blinde Verharmlosung, feige und hilflose Verdrängung kennzeichnen die Situation. Und das nicht nur in der direkten Nachkriegszeit.

Denn noch immer ringt die ältere deutsche Genera-

tion um Schuld und Verantwortung, um Entschuldigung und Anerkennung. Und unweigerlich stellt sich angesichts der diversen Auftritte, Manifestationen und Protestaufmärsche sowie der klar schockierenden Wahlergebnisse der deutschen Faschisten, egal wie man sie nun bezeichnen will – Neonazis, NPD, Pegida, AfD oder ganz banal Rechtspopulisten im Sinne des negativen politischen Kontextes der Rechten generell – ganz einfach und provokant die Frage: das Volk der Dichter und Denker – ein Volk der Mörder und Verbrecher? Eine Frage, die besonders die Deutschen sich selbst stellen. Noch immer ist die Frage nämlich nicht beantwortet, die deutsche kritische Autoren, wie gesagt, sich selbst und ihren Landsleuten stellen: Wie war das möglich? Heuer aktuell ist man geneigt zu fragen: Wie ist das immer noch möglich? Denn etwas ist doch wohl eindeutig klar: aus der Geschichte hat man scheinbar nichts, rein gar nichts gelernt! Auch wenn gewisse Autoren sich bemühen, eine selbstkritische, journalistische Fleißarbeit in bester Absicht zu betreiben, ist klar, dass das rechte Gedankengut, das nun mal eben in der heutigen Bundesrepublik seine historisch und weltweit bekanntesten Wurzeln hat – und die weltweit benutzte Bezeichnung „Nazis“ sagt eigentlich so ziemlich alles – immer noch und überall aktuell ist. Warum gelang es einem unbekannten, völlig bedeutungslosen Gefreiten des Ersten Weltkrieges zum übermächtigen Diktator mit bleibendem Eindruck in Deutschland aufzusteigen? Warum fühlte sich das deutsche Volk in seiner überwiegenden Mehrheit bis weit in den Krieg hinein ausgesprochen wohl im Reiche Adolf Hitlers? Warum wurde dieser Wahnsinnige so mächtig, dass nur die beispiellose Kraftanstrengung des Zweiten Weltkrieges und die der Alliierten ihn stürzen konnten? Und, noch einmal betont, diese Fragen stellt man sich in deutscher Eigenverantwortung bei unserem Nachbarvolk selbst! Natürlich nicht nur dort, das ist wohl klar. Die Geschichte der Nazis bewegt die ganze Welt – immer noch!

Nur – final geschlagen, meint definitiv eliminiert wurde er nie – der rechte Mob. Der ungeniert weitermarschiert, wie zu Hitlers Zeiten. Und das so dezidiert, so machtpolitisch dezidiert wie schon lange nicht mehr.

Wie konnte es so weit kommen? Was ist faul im Staat? In welchem Zustand ist unsere Demokratie? Und: wie reagieren wir, die Völker Europas, zusammen gegen den rechten Mob?

Karl Stig-Erland Larsson (\* 15. August 1954 in Skelleftehamn, Västerbottens län; † 9. November 2004 in Stockholm) war ein schwedischer Journalist und Schriftsteller. International bekannt wurde er als Herausgeber des antirassistischen Magazins Expo und vor allem durch seine drei Kriminalromane („Millennium-Trilogie“), die erst postum veröffentlicht wurden.





Heilt die Zeit wirklich alle Wunden?

## „In hundert Jahr ist alles weg!“

Carlo Kass

Schauderhaft wie schnell heute einem Schreiberling wie mir Furcht einflößende Wortschöpfungen wie „postfaktisches Zeitalter“ oder „virtuelle Realität“ in den alltäglichen Sprachgebrauch einfließen und von gelehrten Menschen unreflektiert nachgebradelt werden, obwohl sie längst aus der kanonischen Lallphase heraus sind. Sie sind sich scheinbar deren mahnender Monstrosität nicht bewusst.

Es scheint als bewege sich unsere moderne Gesellschaft der grenzenlosen und ungefilterten Kommunikation in ihren eigenen Mythen-Comix', in denen z. B. grüne Hexen der Marke Roth, natürlich mit Blick auf eine Studie zur globalen Klimaerwärmung der Nationalen Ozeanischen und Atmosphärischen US-Behörde (NOAA), vor der Monstrosität des Klimawandels warnen.

In zügellosen Netzwerken und plakativ moderierten Talkshows appellieren diese selbsternannten Weltenretter, statt ihre Thesen rational zu begründen, mit theatra-

lischem Gestus und eindringlicher Sprache vorwiegend an die Betroffenheit, die ihre „unbezweifelbaren“ Aussagen bei den bereits lethal verängstigten Bürgern vor der Glotze und dem Computer erzeugen sollen.

Allein schon weil die Niederländer bei den letzten Parlamentswahlen ja bewiesen haben, dass man diesem Phänomen auch trotzen kann, wäre dieser verlogene Kommunikationswahn über den gesamten Globus ja nicht weiter dramatisch, wenn der mächtigste Mann der westlichen Welt nicht auch noch mit seinem Gezwitscher übelster Art jeden Tag aufs Neue seine latente Debilität enthüllen würde.

Sein Fake-Theater begann an einem Donnerstagabend gegen 18 Uhr als ein für seine Vorliebe von Staatskonspirationen bekannter Speaker eines konservativen Radiosenders in die Welt setzte, der nicht wie von Trump behauptet in Kenia, sondern auf der US-Bundesinsel Hawaii geborene Obama hätte ihn im Wahlkampf abhören lassen.

Am Freitagmorgen verbreiteten dann die Breitbärtigen um Stephen K. Bannon, dem dunkelbraunen Chefstrategen im weiß ge-

tünchten Haus, scheinheilig, dazu hätte Obama die Instrumente der föderalen Regierung missbraucht und das wäre der eigentliche Skandal. Keine 24 Stunden später schwang sich „The Donald“ auf seine Rosinante.

### Präsidialer Shitstorm

Dazu die „Times“: „The president embraced the conspiracy in a series of Twitter posts [HYPERLINK](https://www.nytimes.com/2017/03/04/us/politics/trump-obama-tap-phones.html) [“https://www.nytimes.com/2017/03/04/us/politics/trump-obama-tap-phones.html”](https://www.nytimes.com/2017/03/04/us/politics/trump-obama-tap-phones.html) \o “Times article.” accusing Obama of spying on him. He does so without consulting some of his most senior aides, or even agencies of his own government. After setting off a public firestorm with no proof, he then calls for an investigation to find the missing evidence.“

Trump setzt die Themen, um von der für ihn gefährlichen Aktualität abzulenken. Es ist nämlich genau der gleiche Justizminister, der wegen seiner Treffen im Wahlkampf mit dem russischen Botschafter unter Eid den Senat belog, der die Beweise für diese Hirngespinnste liefern soll, statt zu klären, ob Trumps Hintermänner noch heute verfassungswidrige Kontakte zu Ex-KGB-Mann Putin unterhalten.

Als die Lumpen dann zu stinken anfangen, weil die Geheimdienste es nicht auf sich sitzen ließen, dass sie bei einer gegen wen auch immer gerichteten Abhöraktion ohne Richterbeschluss verfassungswidrig gehandelt hätten, schob Trump die ganze Schuld auf den englischen Geheimdienst, weil aus dessen Reihen ein ehemalig hoch angesehener Spion ihm gefährlich werden konnte.

Ein Ex-Agent des britischen Auslandsgeheimdienstes MI6 und Russland-Kenner Christopher Steele hat nämlich ein Dossier über Trump und seine Kontakte zum Kreml angelegt. Ein von den Kollegen respektierter Geheimdienstoffizier, der ab 1990 in der britischen Botschaft in Moskau arbeitete und nach Dienstschluss 2009 die Privatdetektei „Orbis Business Intelligence“ gründete.

Nachdem der britische Geheimdienst selbst Schutzmaßnahmen für den Ex-Agenten eingeleitet hatte, musste er jedoch untertauchen, weil das Brexit-Blondie und heutiger Außenminister Boris Johnson vor dem Referendum im Parlament tonte, man dürfe Russland zwar nicht dämonisieren, doch habe er das Trump-Team vor dem Druck gewarnt, den Putins Regierung aufbauen könne.



Big Brother is kicking you

Und so wissen wir, wer in Europa bereits vor der US-Wahl Trump und seinen rechten Demagogen den roten Teppich auslegte. Mit solchen „Freunden“ ist es wohl auch kein Wunder, wenn die Echtheit des Steele-Berichtes wohl nie bestätigt wird. Doch bleibt ein bitterer Nachgeschmack, weil die Stimmung zwischen den heimlich kugelnden Trump und Putin gegenüber Großbritannien vergiftet ist.

## Männerrunden mit Dame

Und hier sollte man sich endlich im Klaren sein, dass es nicht so sehr die wieder einmal übersteigerten nationalen Interessen sind, die uns gefährlich werden können, sondern wie z. T. im letzten Jahrhundert die fatalen Freundschaften zwischen Männern, die zwar lächelnd in den Verhandlungsrunden sitzen, sich unter dem Spieltisch aber mit den Eiern halten, während die Frauen nur der Dekoration dienen.

Und wenn es eine Frau, die ja Eier fassen aber keine anbieten kann, in diese Sphären schafft, dann muss sie wie Thatcher oder May extrem „tough“ sein oder sie wird, wie die sich auslaufende Angela Merkel, zum Mauerblümchen abgekanzelt, der man wie Erdogan die Hand anbietet, obwohl sie schon im Prunksessel Platz nahm, oder wie Trump den vom Pressemob erlebten Handshake stoisch verweigert.

Beim ersten offiziellen Besuch von Merkel im Weißen Haus war es denn auch ziemlich jämmerlich mitanzuhören, dass die sicher wohlmeinende ARD-Korrespondentin es bereits als ein gutes Zeichen wertete, dass Trump sich aus dem Haus bewegte, um die Kanzlerin auf dem Parvis in Empfang zu nehmen. Es fehlte nur noch, dass ihm ein böser Windstoß die schöne Frisur vermasset hätte.

Doch mit seinem Prädatorenegequatsche à la „grab them by the pussy“ scheint der neue Mieter im Weißen Haus eine unmissverständliche Strategie bei Frauen zu haben, die im Alter nur mit Händchenhalten wie bei Theresa May oder mit Viagra zu bewältigen ist. Trump sollte sich ein Beispiel an seinem Vorgänger und Vorbild Ronald Reagan nehmen. Der konnte besser mit Thatcher als er mit Merkel.

Ach du Heiliges Amerika mit deinem „In God we trust“-Spruch auf der Ein-Dollar-note, die von privaten Zentralbankern gedruckt wird, bei denen du Schulden anhäufst, die nur zu stemmen sind, wenn der einstige Taler (Dollar) seine Vormachtstellung als Weltleitwährung behält, was wiederum nur mit horrenden Militärausgaben zu sichern ist! Wobei wir bei den (un)heimlichen Herrschern der USA wären.

Denn der militärisch-industrielle Komplex (MIK), vor dem bereits 1961 der einstige Präsident und US-Army-Insider Dwight D. Eisenhower die Demokratie warnte, hat Trump den ersten richtigen



## Ohne Worte

Dämpfer aufgesetzt, indem er seinen ersten Sicherheitsberater opfern und mehr Befehlsgewalt an das Pentagon zurückgeben musste. Und so haben die Uniformierten aus dem Fünfeck ihren Joystick wieder!

## Trump versus Verfassung

Damit machten sie aber auch eindrücklich klar, dass das „corps constitué“ der bewaffneten Macht keinen politischen Chef neben sich duldet, der meschugge ist. Und spätestens wenn sein Finanzminister, der schon beim G-20-Gipfel FED-Chefin Yellen mit unbedarftem Gelaber sichtlich nervte, in ein Fettnäppchen der münzprägenden Zentralbanker tritt, ist auch dieser Seitensprung Geschichte.

Doch wäre es für die gesamte westliche Welt beruhigender, wenn der eh nur von etwas mehr als 20 Prozent der Amerikaner gewählte und laut der renommierten Gallup-Umfrage nun auch noch von lediglich 37 Prozent unterstützte Präsident auf legalem Weg aus dem Amt gedrängt würde. Und auf die Gefahr hin, uns teilweise zu wiederholen, wollen wir diesen Weg hier kurz aufzeichnen.

Eine Anklage wegen Amtsvergehen (Impeachment) ist ein in der Verfassung der Vereinigten Staaten (Artikel I, Abschnitt 3) vorgesehenes Verfahren zur Amtsenthebung des Präsidenten sowie anderer Amtsträger, zum Beispiel der Richter des Supreme Court, wenn diese „des Landesverrats, der Bestechung oder anderer schwerer Verbrechen und Vergehen für schuldig befunden worden sind“.

Diese „anderen schweren Verbrechen

und Vergehen“ (other high crimes and misdemeanors) sind nicht eindeutig definiert und somit geeignet, der Opposition als Mittel für politische Attacken gegen den Präsidenten zu dienen. Das Repräsentantenhaus entscheidet mit einfacher Mehrheit über die Einleitung des Verfahrens.

Daraufhin finden im Senat Anhörungen statt. Wird in diesem Verfahren der Präsident angeklagt, führt der oberste Richter den Vorsitz. Jede Seite hat das Recht, Zeugen zu vernehmen. Danach finden geheime Unterredungen statt. Für einen Schuldspruch ist eine Zwei-Drittel-Mehrheit des Senates erforderlich.

Erst gegen zwei Präsidenten wurde ein Amtsenthebungsverfahren angestrengt. In beiden Fällen kam es nicht zu einer Verurteilung: 1868 gegen den Demokraten Andrew Johnson, dem Vizepräsident des ermordeten Republikaners Abraham Lincoln, wegen Missachtung der Rechte des Kongresses, weil er Lorenzo Thomas ohne Zustimmung des Senats zum Kriegsminister ernannt hatte.

## Legale Amtsenthebung

Die notwendige Stimmenzahl von zwei Dritteln der Senatoren wurde verfehlt. Historiker begründen das Zögern einiger Senatoren mit der Angst, dieser Präzedenzfall könnte signifikante verfassungsrechtliche Jurisprudenz schaffen. Aus dem Freispruch wurden denn auch restriktive Rechtsmaßstäbe abgeleitet, womit das Impeachment künftig als rein politische Waffe gegen den Präsidenten ausfiel.

Um so fragwürdiger war es dann aber,



dass Bill Clinton 130 Jahre später wegen Meineids und Behinderung der Justiz im Zuge der doch eher banalen Lewinsky-Affäre ein Impeachment-Verfahren aufgehalst wurde, das mit 55 zu 45 Stimmen zurückgewiesen wurde, jenes der Behinderung der Justiz aber nur mit knappen 50 zu 50 Stimmen, und das nur weil alle demokratischen Senatoren Clinton unterstützten.

Die expeditivsten Impeachment-Verfahren waren natürlich das von Abraham Lincoln im Ford's Theater in Washington und das von John F. Kennedy auf offener Straße im texanischen Dallas. Wie in diesen Spalten schon mehrmals erwähnt, hatten beide am privatisierten Münzprägerecht angelsächsischer Zentralbanker gerüttelt, die danach ihre stressabführenden Methoden verfeinerten.

So wurde 1974 bei Richard Nixon ein „Deep Throat“ engagiert, um ihm mit der Watergate-Affäre ein Impeachment-Verfahren aufzuhalten, dem er durch Rücktritt zuvorkam, weil sich im Repräsentantenhaus die notwendige absolute Mehrheit abzeichnete und auch im Senat mit der Zweidrittelmehrheit zu rechnen war. Es wäre also das erste mit Erfolg gekrönte Verfahren gewesen.

Doch warum ausgerechnet Nixon? Nun, der umstrittene Quäker war ein Mann der Westküste und hatte einen tief verwurzelten Hass gegen das Establishment der Ostküste mit ihren aus dem Vereinigten Königreich importierten imperialistischen Manieren. Doch sollten diese weltgewandten Handels- und Bankleute es dem einst manisch antikommunistischen Emporkömmling heimzahlen.

Sie, die sie seit jeher auf beiden Tableaus der bipolaren Geopolitik zwischen den USA und der Sowjetunion spielten, konnten ihm auch nicht verzeihen, dass er sich

dem State Department widersetzte, das keinen US-Vertreter zur Beisetzung des einst von der CIA auf den Thron gesetzten Schah von Persien schicken wollte, und als „Elder Statesman“ trotzdem an dessen Trauerzeremonie teilnahm.

## „Dark Power“

Man könnte die Liste der Präsidenten beliebig fortsetzen, mit denen die „Dark Power“ dieser einstigen britischen Kolonie so ihre Probleme hatte, doch wollen wir uns nun wieder um den aktuellen Mieter im Weißen Haus kümmern, der wohl alle Rekorde auf diesem Gebiet in seiner kleinen narzisstischen und egomanischen Persönchen auf sich vereinigt. Ein Glück für diese Herren: Trump ist Nihilist.

Er ist ein von Ideologien befreiter und skrupelloser Geschäftsmann, also eine für diese „To big to fail“-Machtmenschen aus der zweiten Reihe durch und durch berechenbare Marionette, auch wenn schon offen antisemitische, rassistische, homophobe und frauenfeindliche Breitbärte wie Stephen Bannon sich daran zu schaffen machen, die noch ihr blaues Wunder erleben dürften.

Zu hoffen ist nur, dass vorher nicht wieder Millionen Menschen in sinnlosen Kriegen ihr Leben für eine vermeintlich gute Sache aushauchen. Denn Bannon hat es doch wirklich geschafft, dass ihn Trump, der in seiner Jugend als einzige Lektüre höchstwahrscheinlich das Telefonbuch durchblätterte, als Mitglied des mächtigen Nationalen Sicherheitsrates der Vereinigten Staaten ernannte.

Ein Vorgang, der allein schon für ein Amtsenthebungsverfahren ausreichen dürfte, da gesetzlich festgelegt ist, wer zu den ständigen Mitgliedern dieses Gre-

miums gehören darf: der Präsident, der Vizepräsident, die Außen-, Verteidigungs- und Energieminister sowie Minister und Staatssekretäre, die der Präsident mit Zustimmung des Senats benennt. Bannon ist aber weder Minister noch Staatssekretär.

Es scheint also, dass diese rechthaberischen und unbeherrschten Zauberlehrlinge an der langen Leine der Mächte aus der finanzpolitischen Dunkelkammer geführt werden, doch sollten sich die Ordensbrüder um den 102-jährigen David Rockefeller an Hitler erinnern, der seinen anfänglichen Gönnern unter Federführung von Prescott Sheldon Bush aus dem Ruder lief.

Dies hinderte die männlichen Sprösslinge der Familie des damaligen Geschäftsführers der Wall-Street-Bank Brown Brothers Harriman jedoch nicht daran, mit den beiden US-Präsidenten George Herbert Walker und dem einfacher gestrickten George Walker eine „demokratische“ Dynastie zu gründen, die nie auch nur in die Nähe eines Amtsenthebungsverfahrens kam.

## Giftige Herbstzeitlose

Auch die Vorwürfe, er hätte sich an Nazi-Sklavenarbeit bereichert, stieß den 1916 in der Geheimgesellschaft Skull-and-Bones der Universität Yale als Mitglied aufgenommenen Prescott nicht vom Thron. Echt, dass zu dieser Zeit die Vorfahren des aktuellen Präsidenten Donald Drump im pfälzischen Kallstadt noch ihren Kunden die Ohren voll babbelten, um ihre Weine zu verklickern.

Der Urenkel des „Gscherr-Christen“, der als einfacher Weinbauer nebenbei mit Haushaltswaren handelte, hatte einen Friseur zum Großvater, der nach einem Exkurs als Puffbesitzer im Klondike-Goldrausch zum Immobilienspekulanten im damals noch ländlichen New-Yorker Stadtteil Queens mutierte.

Ach könnte man doch das Rad der Geschichte für einzelne Menschen, die sie doch nur aufhalten, zurückdrehen! Es sei denn, man tröstet sich mit dem bereits 1929 von Martin Mundo verfassten und vorgetragenen, später vom singenden Dachdeckermeister Ernst Neger übernommenen Fastnacht-Liedchen aus Trumps Heimat:

„Das Leben ist kein Tanzlokal, Das Leben ist sehr ernst. Es bringt so manche Herzensqual, Wenn du es kennen lernst. Doch brich nicht unter seiner Last, Sonst wärest du ein Tor, Und trag was du zu tragen hast, Geduldig mit Humor. Und denk Dein ganzes Leben lang, Ans Lied das Dir die Mutter sang:

Heile, heile Gänsje,  
Ist bald wieder gut. Kätzje hot e Schwänzje,  
Ist bald wieder gut.

Heile, heile Mausespeck, In hundert Jahr ist alles weg!“



Amtsenthebungsverfahren (1868) von Andrew Johnson

Der europäische Krieg 1939-1945 (3)

## Das „Generalgouvernement“ Polen

Tino Ronchail

Einige Tage nach dem Ende der Kämpfe in Polen vereinbarten das III. Reich und die Sowjetunion die fünfte Teilung Polens. Am 12. Oktober 1939 wurden die beiden Aggressoren handelseinig: der Sowjetunion wurde ein Territorium von etwa 20.150 km<sup>2</sup>, das 1921 nach dem polnisch-sowjetischen Krieg im Friedensvertrag von Riga den Polen zugesprochen worden war, zurückgegeben. Es folgte die konsequente Entpolonisierung des annektierten Territoriums, die Verstaatlichung der Industrie und, wenig später, die Kollektivierung der Landwirtschaft.

Dem Deutschen Reich wurden die im Versailler Vertrag an Polen gegangenen Gebiete zugeteilt, die von Hitler wieder als Reichsgaue Danzig-Westpreußen und Wartheland in das Reich eingegliedert wurden.

Der Restteil Polens wurde das „Generalgouvernement“ (ab 8. Juli 1940 ein „Nebenland“ des Großdeutschen Reiches), zunächst mit einer Fläche von 95.000 km<sup>2</sup>, die am 1. August 1941 mit 142.000 km<sup>2</sup> erweitert wurde, mit einer Bevölkerung von 12 Mio. Menschen unter der Führung von Hans Frank, Reichsrechtsführer und ab dem 25. Oktober 1939 Generalgouverneur. Dort führte dieser „Rechtsgelehrte“ ein Schreckensregime ein, wie es Europa bis dahin noch nicht erlebt hatte.

Die deutsche Militärverwaltung wurde nach wenigen Wochen durch die NS-Zivilverwaltung ersetzt, in welcher der Generalgouverneur, nach dem Führerprinzip, Hitler unmittelbar unterstellt war. Für Wirtschaftsfragen und die Erfüllung des Vierjahresplanes war Reichsmarschall Hermann Göring zuständig; in Berlin war jedoch ein „Bevollmächtigter des Generalgouverneurs“ beauftragt, die Wirtschaftsbeziehungen aufzubauen und zu fördern, man könnte auch sagen, Polen zu plündern.

Schon zu Beginn des Feldzugs verübte die Wehrmacht eine Reihe von Kriegsverbrechen. Himmler hatte im Mai 1939 ein „Sonderfahndungsbuch Polen“ zusammengestellt, in dem die Namen von 61.000 zu liquidierenden polnischen Intellektuellen vermerkt waren. Die massenhaften Exekutionen, eine genaue Zahl kann man nicht angeben, wurden von speziellen SS-Einsatzgruppen – die in der Wehrmacht integriert waren – aber auch von Wehrmachtsteilen und dem „Volksdeutschen Selbstschutz“ ausgeführt. Die Einsatzgruppen sollen bis zum Frühjahr 1940 60.000 bis

80.000 Menschen ermordet haben; und es ging weiter so. Am 6. Oktober traf Hitler die Entscheidung, Soldaten der Wehrmacht für begangene Kriegsverbrechen nicht zu strafen.

Der deutsche Historiker Winkler beschreibt in seinem Werk „Geschichte des Westens 1914-1945“ die Leiden des polnischen Volkes: „Sie erhielten an Essen nur etwa 600 Kilokalorien am Tag. Kinder waren am schlechtesten dran: sie sollten beispielsweise an Sammelstellen täglich ½ Liter Milch und drei Stück Zucker bekommen. [...] Für Polen durfte es keine höhere Schule als die vierjährige Volksschule geben. Ziel dieser Volksschule hatte lediglich zu sein: einfaches Rechnen bis höchstens 500, Schreiben des Namens, eine Lehre, dass es ein göttliches Gebot ist, den Deutschen gehorsam zu sein, und ehrlich, fleißig und brav zu sein. Lesen können sei nicht erforderlich. Sämtliche Hochschulen und Universitäten wurden geschlossen, ebenso wie, mit einigen Ausnahmen, kulturelle Einrichtungen.“

Etwa 500.000 Kunstgegenstände wurden geraubt und ins Reich verbracht, Bibliotheken und Archive wurden systematisch geplündert oder zerstört.

Die lokale Presse wurde ersetzt durch Propagandablätter der Besatzungsmacht (Krakauer Zeitung, Warschauer Zeitung).

Die polnische Bevölkerung sollte als führerloses Arbeitsvolk zur Verfügung stehen und Deutschland jährlich Wanderarbeiter und Arbeiter für besondere Arbeitsvorkommen, Straßen, Steinbrüche, Bauten, stellen.

Im Januar 1940 schufen die Nazis auf administrative Ebene die Voraussetzungen für die Ausbeutung der Arbeitskraft der polnischen Bevölkerung durch ihre Ver-



Polenabzeichen (Foto: Wikipedia)

schiebung zum Arbeitseinsatz ins Reich. Als jedoch das polnische Mindestkontingent von 1 Mio. Arbeitern nicht erreicht werden konnte, ergriff man Zwangsmaßnahmen und forderte am 4. April 1940 alle 15- bis 25-jährigen Polinnen und Polen auf, sich zum Arbeitseinsatz nach Deutschland zu melden. 1944 sagte Sauckel, Generalbevollmächtigter für den Arbeitseinsatz: „Von den 5.000.000, die nach Deutschland gekommen sind, sind keine 200.000 freiwillig gekommen.“

Die Lage der Polen im Reich war noch schlimmer als die im Generalgouvernement: Kennzeichnungspflicht (ein an jedem Kleidungsstück befestigtes „P“), Wochenarbeit von 72 Stunden, keinen Urlaub, Löhne unter dem niedrigsten Tarif, meist 60% unter dem Grundlohn der Deutschen, Unterbringung in Holzbaracken, Ställen, Scheunen. Für sie gab es keine persönliche Freiheit, keinen Zutritt zu Kino, Theater, Speiselokal, manche Straßen und Plätze waren verboten. Sauckel äußerte sich noch am 19. Januar 1945 wie folgt: „Ich kann keine Rücksicht nehmen. [...] Ich hole das letzte aus ihnen heraus, ich lasse sie hungern und frieren und lasse sie im Dreck und Schnee 10 Stunden am Tag und mehr arbeiten.“

Dieses System der Versklavung wurde später übrigens in allen besetzten Staaten (etwa 20) eingeführt; im August 1944 registrierten die deutschen Arbeitsbehörden 7.651.970 Arbeitskräfte, davon 5.721.883 sogenannte Zivilarbeiter und 1.930.067 Kriegsgefangene. Ein Drittel der Zivilarbeiter waren Frauen, davon je 50% aus Polen und der Sowjetunion, welche auf der untersten Stufe standen. Sie alle wurden von der deutschen Herrenmenschenrasse deklariert und entrechtet.



Gramma apo tin Ellada

# Trashformers alias Nostalgiegarde

Linda Graf

Sie sind ein Team, Areion, Jimfast und Gizmo. Sie haben ein Konzept, sie sind trashformers. Ihre Parties, mittlerweile Events, organisierten sie erstmals in Patras, in 2004. Damals wurde überall House Musik gespielt, nirgendwo mehr die stimmungsmachenden Schlager aus den 90ern: Scatman John, Guns n' Roses, UB40. Wieso trash, wieso Müll? Weil Schlager kalter Kaffee und kitschig sind? Aus alt mach neu, der Erfolg der Trashparties beruht auf der Tatsache, dass der Schnee von gestern sich hier in Griechenland unter jüngeren Generationen ungesagter Beliebtheit erfreut.

Die Nostalgie, sagt Areion, spielt eine Rolle. Uns ödete die House Musik an, wir wollten alte Zeiten aufleben lassen, unsere Eltern hörten Schlager, diese Songs bringen generationsüberschreitende Erinnerungen auf. Die erste Party - für Studenten - fand in einem kleinen Lokal in Patras statt. Seit ihrem Beginn geht es darum, die Unbeschwertheit alter Zeiten aufkommen zu lassen, unpräzisen Spaß zu haben, zu singen, zu tanzen. Das Gerücht, dass da Musik aus den 90ern gespielt wurde, ging von Mund zu Mund, die Party fand jetzt wöchentlich statt. Nach dem Studium nahm das Veranstaltertrio die Party und die Fans, wie Areion es ausdrückt „mit nach Athen“. In Athen veranstalteten die trashformers die Parties in Gazi, in Psirri. Die Beliebtheit der Events und die Zahl der Besucher stieg stetig an, als das Trio im Kookoo Club Life Auftritte auf der Bühne zu

organisieren begann. So. Was hat es mit den Parties auf sich? Ein Bildschirm ist auf der Bühne, am Mischpult der DJ und VJ Gizmo. Schlager und Fernsehreklamen werden aus dem Stegreif von Youtube und anderen Quellen heruntergeladen. Costa Cordalis singt Pan, Lila Pause wird aus einem Athen der 90er angepriesen, es folgen Videoclips: die Spice Girls, Wet Wet Wet, Faithless. Das Publikum kennt alle Lieder, alle Clips, es singt und tanzt. Dazwischen Auftritte auf der Bühne, Areion erscheint im Zauberhut, unterhält sich mit dem Publikum, Jimfast, am Mikrofon, singt von der Lunge auf die Zunge, ohne Allüren, ein Spaßmacher. Jetzt singen wir We don't need another hero mit Tina Turner, dann erscheint unser Freund aus Kindertagen auf dem Bühnenbildschirm: Der rosarote Panther. Wir jubeln!

Das Ganze ist ein Riesenspaß, eine Party unter Freunden. Die Atmosphäre ist freudvoll, lustig, entspannt. Charakteristisch ist auch, dass eine jede Trashformerparty sich von der anderen unterscheidet, der Musikmix ist immer anders, immer neu, ebenso die clownesken Outfits des Trios. Der DJ und VJ entscheidet im Stegreif, wie er das Publikum bei Laune hält, schon ertönt der nächste Schlager ist: I'm losing my religion. Die Schlager sind zur Hälfte griechisch, zur anderen Hälfte international. Mittlerweile nehmen an die tausend Leute an den Events teil. Man informiert sich übers Internet, wann und wo die nächste Trashformerparty stattfindet, die Tickets müssen im Voraus bestellt werden. Ein weiterer Identitätsstempel der Events sind die Überraschungsgäste. Denn Areion, Jimfast und

Gizmo laden in Vergessenheit geratene griechische Schlagersängerinnen und Sänger ein. Das begeisterte Publikum singt alle Lieder mit. Es stellt sich heraus, dass Sänger und Schlager nicht nur unvergesslich, sondern dass sie dank der Trashformerparties wieder à la mode sind. Die Bühnenauftritte verhelfen den Künstlern zu einem Comeback: Paskalis tritt auf, Dakis, Sofia Arvaniti, Bessy Argyraki, Livieratos. Man erinnert sich an diese Musiker, sie werden ins Musikgeschäft zurück katapultiert. Zu Beginn der Parties, sagt Arion, fanden sich ausschließlich junge Leute zu den Trashformerpartys ein, was mich genauestens an Leonard Cohens Konzert in Athen erinnert. Es fand in den Berghügeln Athens auf einer Freilichtbühne statt. Eine warme Sommernacht, unter unseren Füßen Sand, um uns herum Olivenbäume. Zu meinem Erstaunen war ich von jungen Menschen umringt, von Jungs mit Tattoos, von Mädchen in kurzen Sommerkleidern. Joints machten die Runde. Die Jugendlichen unterhielten sich im Flüsterton, die Atmosphäre war – gelinde ausgedrückt – andächtig. Dann erschien Leonard auf der Bühne, klein, schwächling, im Anzug und mit Hut. Es wurde nicht laut geklatscht, niemand schrie auf, vielmehr hielten die Jungs und die Mädchen den Atem an. Leonard begann: Susan takes your hand and leads you to the river... Sogleich hatten die Kids mitgesungen, die Kids sangen während des ganzen Konzerts mit Leonard, Lied um Lied um Lied. Es war das schönste Konzert, an dem ich jemals teilgenommen hatte. Es ging mir unter die Haut, es ging mir mitten ins Herz, dass die coolen Kids mit ihren Piercings und Mobiltelefonen in-nigst mit Leonards poetisch philosophischen Texten vertraut waren. Dass ihnen die Werte des kleinen Mannes mit der großen Stimme zugänglich waren, dass sie sich mit ihnen zu identifizieren wussten. A prophet, hatte der schlaksige Junge neben mir mich angelächelt: lockiger Zopf, Joint im Mundwinkel, an jedem Finger ein Ring, dabei in vollkommenstem Einklang mit Leonards Weltanschauung.

Um Mitternacht ist der Saal im Fuzz Club in Piräus zum Bersten voll. Ich sehe mich um, hier wird endlich wieder gefeiert, was das Zeug hält. Areion scherzt mit seiner Mutter, dass er sie vom Türsteher abführen lässt, wenn sie weiterhin so verrückt tanzt. Arme hoch, Händeklatschen, alles singt und tanzt. Hier finden sich schlagernostalgische Generationen ein, die Lieder lassen frühere Zeiten aufkommen, Erinnerungen. Wo man singt, da lass dich nieder, böse Menschen haben keine Lieder.



## Libanonbericht (4)

## Auf der Straße nach Baalbek, der Sonnenstadt

Linda Graf

Die Straße, die durchs Libanongebirge nach Syrien führt, hat mich nicht weniger als unser Ausflugsziel beeindruckt: die Tempelstätte von Baalbek. Die libanesischen Provinzhauptstadt Baalbek befindet sich in der östlich von Beirut gelegenen Bekaa-Ebene an der Grenzregion zu Syrien. Wir haben knapp zwei Stunden Fahrt vor uns. Das am Küstensaureifen gelegene Beirut hinter uns lassend, führt die Straße alsbald hinauf ins Gebirge.

Die Berghänge sind mit Zedern, dem Wahrzeichen Libanons, bewaldet. Die Dörfer mit den nach dem Bürgerkrieg erbauten Villen und Wohnanlagen, mit ihren Steinhäusern, Frisörsalons und Restaurants sehen wie Dörfer in den französischen Alpen aus. Von hier aus übersieht man Beirut, das Mittelmeer. Dann geht es höher hinauf, ins zerklüftete kahle Wüstengebirge. Wie in den Straßen Beiruts finden sich die in regelmäßigen Abständen angebrachten Checkpoints der libanesischen Schutzkräfte. Keine Fotos, sagt mein Reisebegleiter. Die Soldaten an der Verkehrsader sind zum Schutz vor Hisbollah, vor Terroristen des IS eingestellt. Mir kommt der Ausflug wie eine Durchfahrt durch Nachrichten vor. Hinter dieser Gebirgskette, weist mein Reiseführer zu seiner Rechten, liegt Syrien. Wir halten in Chtoura, gehen in eine Snackbar. Wir essen Pizzen à la libanaise, knuspriges, mit Käse oder Hackfleisch überbackenes Fladenbrot, dazu gibt es Trinkjogurt. Draußen vor der Tür, in der Hoffnung, dass wir ihnen etwas abkaufen, sehen zwei Jungs immer wieder zu uns hinein. Sie haben Körbe mit gerösteten Mandeln, Walnüssen, Feigen, Datteln. Syrische Flüchtlinge, sagt Claude. Wir kaufen Nüsse und Feigen. Die Mandelschalen, geröstet und gesalzt, kann man wie Erdnüsse mit den Fingern aufbrechen. Je weiter wir uns von Beirut entfernen, umso desolater ist die Atmosphäre zu beiden Seiten der außerhalb der Städte gelegenen Hauptstraße. Die Gebiete sind durch die IS Terror-Miliz bedroht. Hier machen barackenähnliche Häuser, Läden, Werkstätten, ausgeschlachteten Karosserien, überall herumliegender Müll das Landschaftsbild in der Wüstenebene aus. Frauen und Mädchen sind verschleiert. Wieso der Schmutz, sagt Claude verärgert. Schau dir das an, dabei ist Libanon ein schönes Land! Wieso die Respektlosigkeit der Natur gegenüber, die Gleichgültigkeit? Am Straßenrand sind Händler mit Obst-



Die Riesensäulen des Jupitertempels in Baalbek

und Gemüseständen, mit Kartoffeln und Bananenstauden. Auch bieten sie zu Teppichen und beeindruckenden Mänteln verarbeitete Schaffelle an. Syrische Flüchtlingslager tauchen auf. Die Camps sind mit Stein, Wellblech und Plastikverschlägen errichtet, Feuerstellen rauchen, es ist kalt hier im Vorgebirge. Die Bekaa-Ebene ist fruchtbar, syrische Flüchtlinge nehmen die Kartoffelernte auf den Feldern ein. Am Straßenrand gehen verschleierte Frauen mit verschleierten Mädchen zum nahegelegenen Einkaufszentrum. In den islamisch kontrollierten Bezirken herrscht eine Atmosphäre der Verwahrlosung und Feindseligkeit vor, im Gegensatz zu der Stimmung in christlichen Bezirken. Ich verstehe es nicht. Der Islamwissenschaftler Tilman Nagel sagt in seinem Essay, dass der Islam sich nicht wie das Christentum in einem bestehenden Staat einrichtete, sondern dass es einen „eigenen“ Staat gründete, was auf die frühislamistische Gemeinde Mohammeds zurückgehe, die „von Anfang an ein entschiedenes Streben nach Dominanz über alle anderen Menschenverbände“ anstrebte, da es sich „als unerschütterbar

wahr und endgültig richtig auffasste.“ Hier ist es ernst, anders, in islamisch kontrollierten Bezirken lächelt niemand. Hier möchte man keine Autopanne haben. Die Checkpoints der libanesischen Hilfsstreitkräfte sind beruhigend, die Soldaten freundlich, sie sehen zum Autofenster hinein, wünschen eine gute Fahrt, lächeln zum Abschied. Dass die Polizei dein Freund und Helfer ist, macht hier Sinn. In diesem Gebiet sind die Auswirkungen der politischen Konflikte zu spüren. In Baalbek bieten Verkäufer Broschüren über Heliopolis an, Kopftücher, T-Shirts mit Hisbollah Slogans. Es ist peinlich, auf den Schmutz zurückzukommen, aber die Verkäufer sitzen an verschmutzten Ständen, der vor der Kulturstätte angelegte Parking ist mit Müll übersät. Die Verkäufer, keine Spur freundlich, verfolgen uns bis an den Eingang der Sonnenstadt, aufdringlich, lästig. Tempelanlage und Altstadt gehören zum Weltkulturerbe der UNESCO, sagt Claude verärgert, da kein Tourist an einen verschmutzten Ort zu kommen wünscht. Er wendet sich an die Verkäufer, dass sie, statt darin zu sitzen, den Müll beseitigen sollen. Baalbek geht auf die 15 v. Chr. gegründete Kolonie Heliopolis zurück und ist bestes Beispiel für die römische Architektur im Nahen Osten. Monumentalität und Bauschmuck der Tempelanlagen sind hervorragend, neben der Zeder sind die sechs Säulen des Jupitertempels das Wahrzeichen Libanons. Auch die Kalksteinblöcke des Bacchustempels sind von riesenhafter Größe. 1900 besuchte Karl May Baalbek während seiner Orientreise: „Wie konnten bei der Art der damaligen mechanischen und technischen Hilfsmittel solche Massen dirigiert und bewältigt werden? Das ist ein Rätsel.“ Zwischen den gewaltigen Ruinen stehend, fallen die einsetzende Sonneneinstrahlung und Hitze mir auf. Das Licht in der City oft he Sun ist gleißend. Die gigantischen Steinblöcke sind mit feinsten, bis zu streichholzdünnen Schnitzereien verziert. Mit Blattwerk, Blumen, mythischen Figuren. Leider ist der ans Weltkulturerbe Baalbek grenzende Parking von Müll übersät, leider grenzt das kleine, bemerkenswert schöne Libanon ans Kriegsgebiet Syrien, leider ist dies eine Krisenregion. Auf dem Rückweg, als wir uns Beirut und den Lichtern der modernen weltaufgeschlossenen Großstadt nähern, hebt sich unsere Stimmung. Wir gehen in ein Café an der Corniche. Inmitten der Universitätsstudenten und Touristen erscheint Baalbek mit seinen verschleierten Frauen und Hisbollah T-Shirts mir bereits wie das Abbild einer längst vergangenen Zeit.



Hausemers Kulturreisen (94. Etappe): Paraguay

## Der lange Weg zum kleinen Glück

**Georges Hausemer**

Paraguay zählt zu den am wenigsten entwickelten Staaten Südamerikas. Doch überall im Land herrscht Aufbruchstimmung, auch im Tourismussektor.

Eine Busfahrt durch Asunción kostet umgerechnet 40 Cent, Nervenkitzel inklusive. Als das klapprige Gefährt vor einer roten Ampel abrupt anhält, kracht es plötzlich. Von der Rückbank schreit jemand „¡Fuego! ¡Fuego! ¡Todos fuera!“ – Feuer! Feuer! Alle raus! Zum Glück dampft nur der Kühler eines Kleinwagens, der hinten gegen den Bus geknallt ist.

So landen wir in der Lido Bar, die am zentralen Heldenplatz der paraguayischen Hauptstadt liegt und 1954 eröffnet wurde. Seither scheint sich am Erscheinungsbild des traditionellen Café-Restaurants nicht viel geändert zu haben. Wie in landestypischen Speiselokalen üblich, nimmt eine hufeisenförmige Theke den größten Teil des Raumes ein, in dem nicht mehr ganz junge Damen in schriller, orange und weiß gemusterter Uniform und mit keckem Häubchen auf dem Kopf fleißig ihren Dienst verrichten.

Die kleine Gaststätte ist nicht der schlechteste Ort, um mit der Erkundung von Asunción zu beginnen. Von hier aus erreicht man in wenigen Minuten die Plaza Independencia, wo Glanz und Elend so nah beieinander lagen wie nirgendwo sonst. Oben der neue, in schwarzem Marmor und mit riesigen Spiegelfenstern leuchtende Justizpalast, die in einem ehemaligen Gefängnis untergebrachte katholische Universität, die Kathedrale und der blütenweiß strahlende Regierungspalast; unten die von Schrott, Dreck und Geröll umlagerten Wellblechhütten, die offenen Abwasserkanäle und die schwelenden Müllhaufen des Slumviertels Chacarita, das die Innenstadt vom Fluss trennt.

Hat man die tristen Siedlungen rund um die Hauptstadt hinter sich gelassen, gelangt man in beeindruckende Naturlandschaften und Orte, in denen sich ebenfalls seit Jahrzehnten nichts geändert zu haben scheint. Lediglich riesige Reklamewände von Immobilienfirmen verweisen auf den Wunsch der Einheimischen, sich für eine bessere Zukunft zu rüsten.

Im Landessüden liegen kleine touristische Juwelen wie die Estancia San Francisco von Isabel Francisco Ramírez. Seit 20 Jahren empfängt die Besitzerin des einsamen Landguts Touristen, die in den Ställen und auf den Äckern mithelfen und denen



Blütenweißes Strahlen gegen die Armut: der Regierungspalast in Asunción  
(Foto: Georges Hausemer)

die Beobachtung von Kühen, Schafen, Krokodilen, Straußenvögeln, Wasserschweinen und Äffchen wichtiger ist als das Abklappern von Kirchen, Monumenten und sonstigen Sehenswürdigkeiten. Ökotourismus lautet das Stichwort, das sich das Fremdenverkehrsministerium neuerdings auf die Fahne geschrieben hat. Es soll verstärkt umweltbewusste Urlauber aus Europa anziehen, denn Paraguay ist nicht nur eines der ärmsten, sondern auch eines der unbekanntesten und am wenigsten besuchten Länder in ganz Südamerika.

### Abenteurer im fernen „Urwaldland“

Im südlichen Paraguay begegnet man ebenfalls den Nachfahren jener deutschsprachigen Einwanderer, die nach dem Ersten Weltkrieg vor der Not in der Heimat flohen und sich auf das risikoreiche Abenteuer im fernen „Urwaldland“ einließen. Hier bekamen die Siedlerfamilien kostenlos 20 Hektar Land zugeteilt und mussten ansonsten schauen, wie sie klarkamen. Von den schwierigen Anfangszeiten ist in schmucken Orten wie Colonia Independencia, Carlos Pfannl oder Sudetia heute kaum noch etwas zu ahnen.

Für fremde Ohren unverständliches Plattdeutsch wird indes in den nordwestlichen Regionen Paraguays gesprochen, die gut die Hälfte des Staatsgebiets ausmachen, wo aber nur zwei Prozent der Lan-

desbevölkerung zu Hause sind. Im Chaco, den glutheißen Ebenen zur bolivianischen Grenze hin, leben, zusammen mit den Guaraní-Indianern, seit Mitte der 1920er-Jahre die Mennoniten. Diese strenggläubige Religionsgemeinschaft lehnt den Militärdienst ebenso ab wie Fernsehen und Computer. Manche bezeichnen ihre Kolonien als einen Staat im Staat.

Geografisch beginnt der Chaco gleich hinter Asunción, jenseits der Brücke, die im Norden der Stadt über den Río Paraguay führt. Im Nu ändert sich die Landschaft, wird flacher, spröder. Chaco-Palmen kommen ins Bild, verstreute Rinderherden, seltene Vögel. Auf dem Asphalt liegen überfahrene Schlangen und andere Tiere, die man sonst nur in den Exotikabteilungen von Zoos zu Gesicht bekommt. Und irgendwann trifft man auf einen „tropero“, einen Herdentreiber, wie Lorenzo Duré Alvarengo, der gerade mit seinem Pferd durch die Savanne spaziert und vom Sattel aus seinen Enkel hütet. Der Kleine spielt am Ufer des Río Negro, einem der wenigen Wasserläufe, die das Chaco-Gebiet durchziehen, doch es ist schwierig, mit seinem Großvater ins Gespräch zu kommen. Lorenzo spricht nur gebrochen Spanisch, ansonsten Guaraní, die zweite, dem Kastilischen gleichberechtigte Landessprache.

Von Georges Hausemer und Susanne Jaspers ist soeben das Reisebuch „Luxemburger. Das einzigartigste Großherzogtum der Welt“ erschienen (capybarabooks, Luxemburg 2017, 256 Seiten, 19,95 EUR).

By Gado:

